LES DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

DEUXIÈME SÉRIE

—

L'ESPRIT BLANC

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

CE QU'IL EN COUTE POUR VIVRE

Un vol. 2 fr. 50 c.

PREMIÈRE SÉRIE

DES

DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

PAR BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL

La irène de l'Enfer . . . . 1 vol.

L'Ange des Prairies. . . . . 1 vol.

Les Parias du Mexique . . . . 1 vol.

La Tribu du Faucon noir . . . . . . 1 vol.

Les Écumeurs de mer. . . . . 1 vol.

Les Fils de l'Oncle Tom . . . . . . 1 vol

DEUXIÈME SÉRIE

PAR JULES-B. D'AURIAC

L'Esprit blanc. . . . . 1 vol

ABBEVILLE. IMP. P. BRIEZ

LES DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

DEUXIÈME SÉRIE

PAR

JULES B. D'AURIAC

L'ESPRIT BLANC

PARIS
P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 31

1866

L'ESPRIT BLANC

I

LA JEUNE FILLE BIJOU

Une jeune fille aux yeux riants, aux joues ornées de fossettes, était assise devant la porte respectable d'un couvent d'Ursulines situé près du fort Natchez. Le soleil baissait sur l'horizon ; elle aspirait avec délices le souffle de la brise qui se jouait dans ses cheveux et lui apportait de frais parfums.

La joyeuse enfant préférait cet air libre à l'atmosphère intérieure du monastère, toute proprette et discrète qu'elle fût.

Rien de précieux ou de maniéré dans cette jeune fille : quoique fort occupée à un grave travail de broderie, elle ne pouvait contenir sa gaie pétulance ; chaque geste trahissait l'activité étourdie de toute sa personne, lorsqu'elle s'arrêtait pour admirer les progrès de son ouvrage, ou pour lancer un long regard au soleil couchant.

Elle se nommait Marguerite Cantarelle : l'histoire de ses dix-sept ans était courte.

C'était une des « jeunes filles Bijous » envoyées, avec toute une cargaison de richesses féminines, par le gouvernement français, dans sa colonie du Canada, alors dépourvue de cet intéressant « article. »

Le vaisseau chargé du frêt précieux était arrivé depuis trois mois ; toutes les passagères s'étaient promptement mariées ou placées : Marguerite seule « la perle de l'assortiment, » n'avait pris aucune position.

Son gracieux visage et ses gentilles manières

lui avaient attiré les propositions de tous les célibataires voisins; mais elle avait héroïquement refusé, préférant rester dans le paisible asile que lui avaient offert les Ursulines en attendant qu'elle eût réalisé le but de son voyage transatlantique.

Lorsque, parmi « la jeunesse » de Paris, on sut que le gouvernement se proposait d'envoyer des compagnes aux hardis aventuriers d'Outremer; lorsqu'on entendit annoncer que dans ces heureuses contrées coulaient des ruisseaux de lait et de miel, et que les arbres y produisaient des fruits d'or et d'argent, nombreuses furent celles qui se proposèrent pour essayer cette fortune nouvelle. Hélas! cette pauvre jeunesse y trouva une destinée bien différente du romanesque et brillant avenir qu'elle avait rêvé!

Marguerite Cantarelle avait été une des plus ardentes solliciteuses pour s'enrôler parmi les émigrantes. Elle n'était point pauvre, cependant,

comme tant d'autres; sa malle était pleine de bons et beaux vêtements; elle ne manquait ni de colifichets, ni d'argent. Son adresse aux travaux d'aiguille lui permettait de gagner largement sa vie dans la grande Cité.

Mais un désir secret lui faisait ardemment souhaiter d'accomplir ce voyage. Deux ans auparavant, son cousin Maurice Cantarelle, jeune homme bien élevé mais pauvre, attiré par le récit de ces phénoménales fortunes qu'on pouvait réaliser au Nouveau-Monde, dans la province où le négociant princier Crozat avait risqué des capitaux immenses, était parti en qualité de secrétaire avec une colonie d'émigrants.

La veille du départ, Maurice avait dit à Marguerite son amour, son désir de préparer un heureux nid à leur jeune ménage, son intention de revenir un jour pour lui demander sa main.

La jeune fille sentit son cœur se briser à ce

départ, car elle adorait Maurice avec toute l'ardeur de la *furia francese*. Mais, dans cette âme jeune et souriante d'espoir, le chagrin ne pouvait être éternel ; elle reprit sa gaîté première, sans, pour cela, oublier son cher cousin.

En deux années elle ne reçut de lui qu'un seul message : il suffit néanmoins pour la rendre heureuse ; Maurice lui restait fidèle, il annonçait son retour aussitôt que la contrée serait pacifiée et débarrassée des Peaux-Rouges.

A la même époque, sa grand'mère, auprès de laquelle elle vivait, mourut presque subitement ; l'orpheline resta seule et sans amis.

Ce fut alors que se présenta l'occasion d'émigrer en bonne compagnie : Marguerite la saisit avec ardeur, pour se rapprocher de Maurice et lui éviter les conséquences ruineuses d'un voyage en Europe.

Durant la longue et ennuyeuse traversée, plus d'une fois ses joues devinrent rouges, son cœur

battit, en pensant à la joyeuse surprise de son ami. Ce dernier devait être au fort Natchez : ce territoire devait être précisément le lieu de débarquement de l'aimable cargaison que portait le navire : tous les rêves de Marguerite étaient couleur de rose. Elle excitait bien quelque peu l'envie de ses compagnes, par la supériorité de sa beauté, de son éducation, de ses manières ; par la mine séduisante d'une cassette — un bel et bon coffre — de fiancée richement garnie ; mais, tout en la jalousant, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer ; elle était si modeste, si douce, si attrayante, que tous, hommes et femmes, se laissaient charmer.

A son arrivée, Marguerite devait éprouver un vif désappointement. Maurice n'était point au fort; il était parti avec plusieurs employés, pour une longue et dangereuse expédition dans l'intérieur, près des Natchitoches, sur un territoire violemment disputé par les Espagnols aux Français.

La jeune fille ne se laissa point abattre par le découragement; gardant toutes ses espérances, elle resta sous la protection des bonnes Sœurs dont elle réjouissait l'humble asile comme un gai rayon de soleil.

Plus d'un soupirant vint rôder autour du monastère; quelques-uns, même, essayèrent d'arriver au cœur de Marguerite par l'intermédiaire de ses protectrices; mais tout fut inutile; les Ursulines l'aimaient trop pour se prêter à des projets qui l'auraient enlevée à leur affection. Marguerite resta donc dans cette paisible retraite, consacrant son aiguille au service du couvent, conservant à Maurice son amour innocent et sa fidélité ingénue.

— Je vais déposer cela sur la table de sœur Marie; nous verrons si elle n'aura pas la tentation de cueillir ces fleurs pour les sentir; se dit la jeune fille en contemplant avec orgueil la rose qu'elle venait de broder, et qu'on aurait cru

naturelle tant son coloris était parfait; — que j'aimerais à l'induire en tentation !.... mais elle ne commet jamais la moindre faute, cette sœur irréprochable ! Ah ! pauvre moi ! je ne serai jamais une Ursuline, je ne suis pas assez parfaite pour cela.

Moitié parlant, moitié soupirant, Marguerite renversa nonchalamment sa tête en arrière, et fit un mouvement de craintive surprise en apercevant deux yeux étincelants fixés sur elle avec une ardeur étrange.

Son visage devint rouge comme une cerise quand elle reconnut un Indien qui s'était silencieusement approché d'elle, sans qu'elle eût entendu sa démarche légère.

C'était un guerrier de la puissante tribu des Natchez, à laquelle le Fort avait emprunté son nom; les membres de cette peuplade amie venaient rendre aux « visages pâles » de fréquentes visites.

Celui-ci était un de leurs jeunes chefs les plus beaux, les plus braves, les plus renommés. Grand, droit comme un pin de ses forêts, élégant de stature, noble de visage, le chef Natchez se drapait dans son riche et fantastique costume et fixait sur la jeune fille des regards brûlants où étincelait la passion à la fois naïve et sauvage de l'enfant des bois.

Comme il passait, chargé d'un message pour le commandant Clopart, au Fort, l'Indien avait été captivé par la gracieuse vision qui s'offrait à lui ; un seul regard avait allumé en lui un amour profond pour la jeune française : il était demeuré immobile, contemplant ce doux visage épanoui.

— Comment vous portez-vous? dit-il sans préambule, en français passable. — Les Natchez s'étaient toujours montrés courtois et bienveillants dans leurs relations avec les Européens.

— Très-bien, je vous remercie. J'espère que le

Grand-Soleil est toujours aussi brillant? répondit la jeune fille avec une expression malicieuse.

Le Grand-Chef de la tribu portait ce nom pompeux; en s'informant de sa santé, Marguerite faisait politesse au jeune Indien, membre de sa famille.

— Sa clarté est sans nuage, répondit le jeune Chef: puis, s'approchant, il mit le doigt sur la broderie que tenait Marguerite:

— Si le Petit-Soleil apportait une peau de daim lui broderiez-vous une paire de mocassins en y faisant de jolies fleurs comme celles-là? Il n'y a pas une femme des Natchez qui soit capable d'en faire autant. Je vous les paierai libéralement en gibier, en grains, ou en moëlleuses fourrures pour un manteau d'hiver.

La jeune fille fut embarrassée à cette demande, non pas qu'elle la trouvât trop difficile à satisfaire, mais elle se sentait intimidée par l'expression que l'Indien donnait à ses paroles.

— Je ne puis rien promettre, dit-elle; demandez à sœur Marie; si elle me permet de faire ce travail, vous donnerez ce que vous voudrez.

L'Indien entra avec elle jusque dans le parloir, et attendit en silence l'arrivée de la religieuse. Sœur Marie qui connaissait les règles de la civilité sauvage s'abstint de rien dire avant qu'il eût parlé. Il se décida enfin à formuler sa proposition en termes aussi solennels que s'il eût traité la question la plus grave.

— Les fleurs naissent sous les doigts de la jeune fille aux Yeux-Riants. Il n'y a pas une de nos sœurs Natchez qui sache faire d'aussi jolies choses. Je voudrais qu'elle me décorât ainsi une paire de mocassins; il me plaira dans mes longues courses de marcher sur des roses. La Bonne-Mère recevra pour cela un baril de grain et un coq sauvage.

La religieuse était trop dévouée aux intérêts du monastère pour refuser cette offre magnifi-

que : ne soupçonnant point les intentions secrètes du sauvage, et ne voyant là qu'une occasion de faire valoir le goût et l'adresse de sa protégée, elle répliqua :

— Yeux-Riants brodera une paire de mocassins pour le Petit-Soleil.

— Le Petit-Soleil apportera demain une peau de daim moëlleuse et bien préparée.

Parlant ainsi, l'Indien se retira sans adresser un mot de plus à la jeune fille, et continua sa course jusqu'à la résidence du commandant.

— J'ai un nouveau nom, sœur Marie! s'écria Marguerite quand il se fut éloigné; n'est-il pas bien joli? j'en suis ravie! si j'avais un miroir je le consulterais de suite pour savoir si c'est vrai... mes yeux rient-ils? dites je vous prie!

En même temps elle dirigeait sur la vieille religieuse le bleu rayon de son regard brillant.

— Vous pensez sans doute que, pour plaire à ce sauvage, je vais me mettre à vous complime-

ter, Marguerite! vous êtes trop vaine et trop sotte réellement! votre tête est plus légère que celle d'une linotte chantant au bout d'une branche. Le monde a sur votre cœur un terrible empire! il vous faudra lutter désespérément, prier sans relâche, sans quoi vous deviendrez sa proie, et la grâce de Dieu vous abandonnera.

— C'est vrai, murmura la jeune fille en baissant les yeux avec contrition; j'aime beaucoup trop les choses de ce monde; notamment mon cousin Maurice et ma bonne sœur Marie... quoiqu'elle n'en soit guère... de ce monde. Il est si difficile d'être parfaite quand on est jeune et étourdie! J'ai beau faire tous mes efforts, je ne puis m'empêcher d'avoir toujours la tête en l'air. Ah! je crains bien de n'obtenir jamais la grâce au point où vous avez le bonheur de la posséder.

Elle parlait d'un ton si sincère que la grave

sœur ne put lui refuser un sourire de bonté : tout absorbée qu'elle fût dans sa sainte vocation, elle n'était pas devenue tout à fait insensible à ces innocentes flatteries; elle aimait à lire dans le cœur de la jeune fille les sentiments craintifs de respect et d'attachement qu'exprimaient ses paroles.

— J'espère que vous m'aimerez toujours, malgré mes imperfections, continua Marguerite ; mais je suis chagrine de voir revenir cet Indien. Vous auriez dû lui refuser de m'employer à broder ses chaussures : je n'aime pas son regard.

— C'est un notable de sa tribu. Il est de la famille du Grand-Chef : *Petit-Soleil*, cela veut dire enfant du *Grand-Soleil*. Mon refus l'aurait offensé; d'ailleurs, nous aurions eu tort de nous priver ainsi du baril de grains qu'il a offert; en ce temps-ci les provisions ne sont pas abondantes.

— En ce cas, je ferai l'ouvrage bien volontiers; mais il me fait peur, ce sauvage.

— Petite folle! qu'avez-vous à craindre? Je suis sûre qu'il vous a beaucoup admirée.

Marguerite, n'osant pas dire *la vraie* raison de son émotion, garda le silence : la bonne sœur ne voyait pas plus loin.

Le lendemain, de bonne heure, l'Indien se présenta avec la peau de daim destinée aux mocassins. Marguerite rougit encore sous le feu de ses yeux noirs; mais bientôt, songeant que cette impression craintive était une folie, elle s'efforça de trouver quelque réponse malicieuse à ses discours.

Réellement ce chef était un beau jeune homme, d'allures nobles et fières, empreintes d'une aisance et d'une dignité que peu de blancs auraient pu atteindre. Il y avait, dans sa personne, beaucoup de la civilisation française dont il avait quelque peu emprunté le costume; mais

le luxe indien éclatait sur ses vêtements, en couleurs éclatantes et en broderies variées.

Après avoir remis la peau de daim, il resta, comme la veille, près de la jeune fille, surveillant ses moindres mouvements. La sœur Marie, pensant qu'il agissait ainsi par curiosité, ordonna à Marguerite de commencer son travail.

Après quelques essais, la jeune fille s'aperçut qu'il n'y avait pas moyen de piquer cette peau épaisse, et demanda au guerrier si elle pourrait y substituer une étoffe plus douce : sur son consentement, elle prit un morceau de drap, y dessina rapidement un groupe de fleurs, et se mit à broder.

— Yeux-Riants travaille avec les rayons du soleil, dit l'Indien en faisant glisser sur ses doigts un brin de soie jaune; elle prend aux étoiles et à l'arc-en-ciel leurs feux colorés. Il n'est pas étonnant que son ouvrage soit si beau. Si j'avais une femme qui pût en faire autant, jamais elle n'au-

rait à travailler aux champs ni à porter des fardeaux ; elle resterait assise et tranquille tous les jours, occupée seulement à orner mes vêtements.

Tout cela était dit sur un ton qui appela tout le sang de Marguerite sur ses joues : mais, s'armant de courage, elle regarda l'indien en face, et lui dit :

— Amenez une fille de votre tribu, je lui apprendrai ce que je sais, elle sera bientôt aussi habile que moi.

— Leurs doigts ne sont pas assez petits, le travail les a durcis, répliqua l'Indien ; ils ne sont pas comme ceux d'Yeux-Riants, on croirait voir des lys quand on regarde ses mains.

Sa visite se prolongea pendant deux ou trois heures : le lendemain il ne manqua pas de revenir, parla peu, mais dévora du regard les moindres gestes de la jolie ouvrière. Marguerite, un peu piquée de cette surveillance, travaillait avec

une activité fébrile; elle poursuivit sa tâche, même jusqu'à une heure avancée de la soirée, si bien que tout était fini le troisième jour.

Cette fois, l'inévitable présence de l'Indien lui causa une sorte d'impatience nerveuse qui ralentit malgré elle ses mains agiles : elle chercha à se venger par une raillerie.

— Vous voulez donc apprendre à broder, lui demanda-t-elle d'un ton moqueur? Je pensais que les guerriers Natchez avaient mieux à faire que de s'abaisser aux aiguilles et aux leçons des femmes?

— Il y a temps pour tout, repartit le jeune chef avec la gravité d'un vieux sage; temps pour chasser, temps pour suivre le sentier de guerre, temps pour travailler, temps pour être oisif, temps pour la fête des grains, temps pour celle des poissons, temps pour l'amour! N'ai-je pas bien parlé?

— C'est vrai! dit la jeune fille, en lui adressant

un sourire et un regard qui allèrent jusqu'au cœur de l'Indien.

Quoique la jolie brodeuse ne songeât nullement à faire de la coquetterie avec ce sauvage, cependant elle ne pouvait réprimer une certaine satisfaction d'avoir fait sa conquête. Bien éloignée de soupçonner les indomptables ardeurs de sa passion, ou de penser qu'il osât prétendre à sa main, elle s'amusait de son admiration ; peut-être même, sans qu'elle y prît garde, les regards du jeune chef et ses paroles douces avaient pris place dans son cœur..... tous ses projets de raillerie s'envolèrent, une émotion étrange s'empara d'elle.

Pour se faire une contenance, elle se mit à chanter : si elle eût remarqué l'expression d'extase épanouie sur le visage de son visiteur, son embarras aurait grandi et lui aurait coupé la voix.

Le guerrier Natchez, qui n'avait jamais entendu que l'exécrable et monotone musique de ses artistes sauvages, crut entendre des chants célestes

lorsque cette voix jeune et fraîche retentit à ses oreilles. Suspendu au rythme naïf de la chanson, il souriait aux passages gais, dont il marquait instinctivement la mesure avec la main ; lorsque la mélodie devenait mélancolique il restait silencieux, absorbé dans son extase.

— Vous avez dans le gosier mille oiseaux chanteurs au beau plumage, dit-il lorsqu'elle eût cessé de chanter, et qu'elle lui présenta ses mocassins finis.

— Pauvre moi ! quelle idée ! s'écria Marguerite ; entendez-vous ce qu'il me dit, sœur Marie ? voilà ses chaussures, les lui donnerai-je ?

— Pas avant le paiement, fut la prudente réponse de la religieuse.

— Revenez demain, vous les recevrez, dit la jeune fille au Natchez.

— C'est bien ; répondit-il, mais il demeura immobile.

Tout, dans la gentille française, était attrayant

et plein de charmes ; au physique et au moral elle différait considérablement des femmes sauvages qui vivent abruties dans une condition servile et méprisée : fine d'esprit, élégante, de formes, vive et enjouée, Marguerite aurait exercé sur tout homme civilisé un empire incontestable, à plus forte raison elle avait fasciné Rattlesnake, l'enfant des bois, pour lequel elle avait en outre l'attrait de la nouveauté.

En le voyant rester malgré l'espèce de congé qu'il avait reçu, la bonne Sœur Marie commença à ouvrir les yeux : elle s'aperçut qu'il ne témoignait pas à ses beaux mocassins brodés l'affection puérile que les sauvages accordent à leurs ajustements : le vrai motif de ses assiduités apparut tout-à-coup à la religieuse ; ce qui la mit fort mal à son aise. Un mariage entre Indien et femme blanche était, à cette époque, un fait inouï, quoique les femmes indiennes fussent en grand nombre dans la colonie française ; il n'avait pû

encore entrer dans l'esprit de Sœur Marie que le jeune chef Natchez eût l'audace d'aspirer à la main de Marguerite.

Mais, au premier soupçon, elle se hâta de soumettre le sauvage à un examen perçant qui parût l'embarrasser beaucoup.

Sûre de son fait, elle éloigna Marguerite sous le prétexte d'une commission dans le voisinage, et pendant son absence, elle fit entendre délicatement au jeune homme que la soirée était bien avancée pour prolonger la conversation. Rattlesnake comprit à demi-mot, et se retira dans un majestueux silence.

Le jour suivant, trois femmes Natchez, appartenant à la basse classe, se présentèrent au couvent des Ursulines ; elles portaient chacune un sac de de grains, destiné à payer les mocassins. Peu après, apparut une femme de haut rang, membre de la famille des « Soleil » ; elle entra et s'assit en silence, avec un grand air de dignité.

La Sœur Marie et Marguerite, toutes deux occupées à leur couture, attendirent qu'elle s'expliquât : Marguerite avait un soupçon instinctif de ses projets, et ne fut pas très-surprise lorsque le noble visiteuse, après être restée muette aussi longtemps que l'exigeait l'étiquette sauvage, se leva et prit la parole avec solennité.

— Mon fils m'envoie pour les mocassins : voilà le grain qu'il avait promis : au premier jour, il abattra dans les bois un coq sauvage, et il l'apportera : ainsi sera remplie sa promesse. — Mon fils, Rattlesnake, est un beau, vaillant et fort guerrier : il obtiendrait sans peine celle de nos filles qu'il voudrait demander. Mais il a été blessé par les rayons brillants partis des Yeux-Riants, sa blessure ne guérira que si la jeune Française consent à venir habiter sous le toit de son wigwam. La mère de Rattlesnake s'est chargée de porter ce message, elle attend la réponse qu'on voudra lui faire.

A ces mots, elle déposa sur une table trois dollars d'Espagne, une superbe peau de porc-épic, et un faisceau de plumes aux magnifiques couleurs.

La sœur Marie ne jeta pas même les yeux sur Marguerite pour savoir quelle impression lui occasionnait une proposition aussi surprenante; elle savait que Marguerite aimait tendrement Maurice; elle savait aussi que son cœur, eût-il été libre, elle aurait été bien loin de le donner à un homme de cette race sauvage qu'elle méprisait et craignait tout à la fois. La bonne religieuse désapprouvait fort ces mésalliances et les empêchait autant qu'il était en son pouvoir : mais, d'un autre côté, elle connaissait trop la susceptibilité ombrageuse des Peaux-Rouges pour ne pas s'effrayer d'avoir à la braver.

Elle avertit sa protégée, par un signe de l'œil, de ne laisser échapper aucun geste ni aucune parole; puis, après un moment de silence, elle se leva à son tour et répondit :

—Votre fils, ainsi que vous le dites, est un vaillant guerrier et un beau jeune homme : aucun chef de votre tribu n'est plus admiré que lui. Nous sommes désolées qu'Yeux-Riants soit cause de sa blessure; mais nous espérons que le temps le guérira aisément.— Quant à la jeune fille, longtemps avant d'avoir traversé le grand lac salé, elle avait donné son cœur à un brave de sa nation. Elle l'aime, elle n'aime que lui, elle attend son retour de chez les Natchitoches. Fidèle à son fiancé, elle a refusé autant d'amoureux qu'il y a de belles plumes sur cette table : D'ailleurs, les sentiers des Français ne sont point ceux des Natchez. Votre fils sera plus heureux en choisissant une femme de sa race; les filles des Natchez lui offriront une meilleure compagne. Reprenez vos magnifiques présents, et recevez nos remercîments sincères pour l'honneur que vous venez de nous faire.

En recevant cette réponse, la vieille Indienne

branla la tête en signe de désappointement; elle reprit les plumes, les dollars et se retira sans mot dire. Deux heures après elle revint, déposa de nouveau ses présents sur la table; puis, s'adressant à la religieuse.

— On n'avait jamais vu, dit-elle, une femme de la race des « Soleil » solliciter deux fois la main d'une jeune fille pour son fils C'est une démarche amère pour mon orgueil, mais Rattlesnake est si affligé que je n'ai pu lui refuser. Il me charge de vous dire qu'il se fera Français pour l'amour d'Yeux-Riants: la jeune fille aura une maison comme les maisons françaises; elle n'aura nulle peine à supporter; pas de grains à récolter; pas d'eau, pas de bois, pas de fardeaux à porter; du matin au soir elle n'aura rien à faire, si ce n'est l'ouvrage charmant de son aiguille. Dans le cœur de mon fils, le désir de l'avoir pour femme est enraciné aussi profondément qu'un rocher dans la terre. J'espère que le cœur si doux de la jeune

Française se laissera toucher, car Rattlesnake est bien affligé.

— Que répondez-vous, Marguerite ? demanda la religieuse en se tournant vers elle.

La jeune fille prit la parole d'un ton animé.

— Dites à votre fils, le Grand et Honoré chef Rattlesnake, que je le prie de juger mes actions d'après ses propres sentiments. Son cœur est fixé sur moi ?.... le mien est donné depuis longtemps : l'homme que j'aurai pour mari est mon cousin ; notre grand-mère nous a promis l'un à l'autre... pourrais-je l'oublier pour un autre ?... non, non, je ne suis point lâche et parjure ! si je pouvais agir ainsi je serais une méchante femme. Enfin je suis Française et ne serai jamais Natchez ; mon cœur restera avec ma nation ! ne me demandez plus rien !

— Vous dites vrai, murmura la vieille Indienne en reprenant ses présents, je vais porter vos paroles sincères à mon fils ; il faudra qu'il jette ses regards ailleurs.

— Ne voilà-t-il pas une bizarre aventure! s'écria Marguerite lorsque la messagère fut partie. Je vais bien amuser Maurice avec mon soupirant Indien. C'est un beau sauvage... mais.. bast!

Et elle se mit à rire et à frissonner en même temps.

— Vous êtes une étourdie incorrigible! dit en grondant la bonne religieuse: si je m'étais doutée de ses projets, je ne vous aurais certes pas permis de lui broder ses mocassins. Je voudrais bien qu'une telle idée ne lui fût pas venue en tête! plus je vois ces Indiens de près, plus j'apprends à craindre leurs emportements sauvages. Dieu veuille qu'il ne résulte de ceci rien de sérieux. La beauté est un don du diable, Marguerite! je voudrais que vous fussiez moins favorisée à cet égard.

Moitié soupirant, moitié souriant, la religieuse promena ses yeux sur le visage épanoui de Marguerite.

— Je ne partage pas votre désir, sœur Marie, ni Maurice non plus, je pense, ne sera de votre avis, répondit la jeune fille en se demandant avec tristesse, combien de temps encore durerait l'absence de son fiancé.

II

LA LUNE DU GRAIN NOUVEAU

II

LA LUNE DU GRAIN NOUVEAU

Pendant plusieurs semaines, Marguerite ne revit pas son sauvage amoureux; seulement, si elle y avait pris garde, elle l'aurait aperçu dans un sentier voisin, la dévorant des yeux lorsqu'elle travaillait assise devant la porte du couvent.

Mais elle ne songeait guère à lui; l'espoir du retour prochain de Maurice remplissait son âme: un officier du fort avait annoncé que l'expédition dont ce dernier faisait partie était en marche pour arriver à la fin du mois d'août.

Son temps se passait à inspecter le contenu

de sa malle, à compléter son trousseau,... à se faire la blanche robe d'épousée...!

Cependant un changement s'opéra dans son existence; les Ursulines quittèrent l'habitation qu'elles avaient transformée en couvent; elles se rendirent à la Nouvelle-Orléans, pour y remplir leur pieux devoir de Sœurs-Hospitalières. Les nouveaux hôtes de Marguerite furent deux époux, respectables négociants qui lui promirent tous leurs soins jusqu'au moment où son fiancé viendrait la réclamer.

La petite colonie qui habitait le Fort-Rosalie et ses environs n'était pas complétement privée des distractions de la vie, mais les distractions étaient rares. L'habitude d'une existence périlleuse, pleine de privations, rendait plus vif l'attrait du plaisir. Pendant le dernier hiver, plus d'un bal avait été joyeusement improvisé; durant les chaleurs de l'été, de pareilles réjouissances étant impraticables, on faisait des repas champêtres et des excur-

sions au clair de lune, on ne craignait pas, même, d'assister aux fêtes Indiennes du voisinage.

Les Natchez, dont le village était à peine distant de deux milles, entretenaient avec les Blancs de très-amicales relations. Marguerite avait beaucoup entendu parler de cette peuplade intelligente, la plus considérable de la contrée : elle fut donc bien empressée de se joindre à une petite caravane organisée dans le but d'aller au village du Grand-Soleil, pour assister aux solemnités sauvages célébrées en l'honneur de la *Lune du Grain Nouveau*.

On partit donc, de grand matin, le premier jour des fêtes, et on se rendit à la tente dressée pour la cérémonie, dans le principal village. Le *Grain Sacré* avait été d'abord semé en grande pompe, par les plus braves guerriers, dans un sol vierge ; à sa maturité, on l'avait cueilli, porté soigneusement dans la tente qui l'attendait ; ensuite le Grand-Soleil, chef religieux et militai-

re de la tribu, avait été informé que le grain était prêt.

Quand les *Visages Pâles* arrivèrent, toute la peuplade était assemblée; le grand-chef avait été transporté sur un trône jusqu'à la tente; le grain, consacré par diverses cérémonies entremêlées d'acclamations, avait été mis sur le feu, on faisait la procession de la cuisson.

Les visiteurs furent honorablement reçus et placés parmi les guerriers nobles qui entouraient le Soleil. Au milieu d'eux, Marguerite reconnut aussitôt Rattlesnake dont les yeux cherchaient les siens avec ardeur.

Le grain étant apprêté, deux plats furent présentés au grand-chef, qui en fit offrande aux quatre coins du monde puis, appelant un de ses guerriers, il lui ordonna d'en manger : toute l'assistance suivit cet exemple. Les plus braves commencèrent, ensuite les jeunes gens et les enfants; enfin les femmes et les jeunes filles prirent part au festin.

Les Indiens traitèrent leurs hôtes Faces-Pâles avec la plus grande courtoisie, car ils leur offrirent le grain en même temps qu'aux guerriers : chaque Français goûta donc de ce plat, qui en réalité était excellent ; d'ailleurs, un refus de leur part eût été considéré comme un sanglant affront.

Le repas fini, les guerriers se formèrent en groupes de chaque côté d'un carré tracé pour la circonstance et pendant une demi-heure chantèrent alternativement des chants de guerre.

Le Grand Chef mit fin au concert en frappant de son tomahawk un poteau rouge placé au milieu de l'enceinte, c'était le *Poteau du Guerrier :* puis, commencèrent de pompeux discours prononcés successivement par les plus braves. Avec toutes les exagérations de l'éloquence indienne, chacun parla de ses exploits, rappelant le nombre des ennemis qu'il avait tués : en terminant sa harangue, l'orateur en appelait au témoignage des auditeurs, qui appuyaient par

de longs hurlements leur réponse affirmative.

Marguerite éprouvait à voir cette scène un attrait pénible, ressemblant à la fascination exercée sur un oiseau par un serpent. Un long frisson s'empara d'elle. Lorsque ces sauvages énergumènes hurlaient le récit de leurs exploits meurtriers, brandissant leur tomahawk, roulant des yeux de flamme, redressant leurs grands corps peints en rouge sanglant, la jeune Française saisie d'une terreur vertigineuse, croyait sentir une main froide et crochue s'abattre sur elle et fouiller jusqu'à son cœur pour en arracher des lambeaux. Il lui semblait se voir, avec toute la petite colonie, emportée comme une plume par l'ouragan... elle croyait être en proie à la fureur de ces démons sauvages, malgré les efforts impuissants du commandant Clopart qui gouvernait le Fort. Bientôt, sous l'impression d'une sorte de délire, elle crût voir le Fort, les soldats, les colons lancés au fond d'un abîme, tournoyer en l'air au

milieu des convulsions de l'agonie; elle ne comprenait plus les explications qu'un officier Français lui donnait sur tous ces terribles discours; ses oreilles, comme ses yeux, étaient assaillies d'affreux cauchemars.

Rattlesnake parla à son tour; il fut le plus furieux et le plus effrayant des orateurs; il fut aussi le plus applaudi. Il semblait à Marguerite, — et ce n'était pas une illusion cette fois — que tout ce feu d'éloquence s'élançait vers elle seule: en effet, le jeune chef sentait son cœur rompre sa poitrine pour bondir jusqu'à la jeune Française; ses élans d'orgueil, son exaltation ne connurent plus de bornes, il magnétisa son rouge auditoire. La timide Face-Pâle tremblait devant ses regards acérés: une Indienne se serait sentie toute glorieuse d'être aimée par un aussi redoutable guerrier.

Parmi les jeunes filles de la tribu, il en était une qui aspirait à longs traits l'enivrante élo-

quence du Petit-Soleil. Toute occupée à saisir au vol un rayon partant de ses yeux noirs, la fille des bois ne regardait que lui, n'entendait que lui. A peine avait-elle donné aux visiteurs blancs un simple regard de curiosité ; son âme était ailleurs. Mais, voyant Rattlesnake tourner sans cesse son visage enflammé vers la place qu'occupait Marguerite, elle fut éclairée par l'instinct de la jalousie, et devina tout. Dès ce moment, il n'y eût pour elle ni fête, ni orateurs, ni applaudissements ; comme un nuage qui assombrit le jour, la tristesse se répandit sur son joyeux visage : chacun put lire dans ses traits expressifs les cruelles émotions qui agitaient son cœur.

Tree-la-lu — *le Petit-Oiseau* — aimait Rattlesnake depuis plusieurs mois. Dans le cours de l'été, elle avait plusieurs fois cherché à le rencontrer et à fixer son attention : le jeune chef avait accepté d'elle un collier de perles, et depuis lors elle avait chaque jour attendu la visite de sa mère ;

mais son espoir fut déçu, Petit Soleil avait jeté le yeux sur Marguerite. Ses allures étaient devenues glaciales et embarrassées, il ne portait plus le collier de perles : la jeune Indienne, d'abord, le crût malade ou préoccupé d'une expédition de guerre ; ensuite elle chercha à savoir si quelque autre beauté de la peuplade était devenue sa rivale. Ses recherches furent vaines : l'apparition même des splendides mocassins ne lui apprit rien ; elle pensa qu'il les avait achetés chez les Français.

Pourtant elle s'était faite bien belle, pour les fêtes, dans l'espoir de ramener l'infidèle à ses pieds : au bas de sa robe écarlate étincelait et babillait une guirlande de petites sonnettes, — objet d'envie et d'admiration pour toute la population féminine de la tribu. — Cette quincaillerie apportée par les commerçants Européens, étant fort recherchée des sauvages, la jeune Indienne avait compté sur la douce

harmonie de sa toilette pour toucher le cœur de son bien-aimé. On peut juger de son désespoir lorsqu'elle se vit complètement dédaignée et inaperçue.

Rattlesnake ne s'aperçut point de l'orage qui soulevait la poitrine de la jeune Tree-la-lu. Peut-être, s'il y eût pris garde, aurait-il veillé davantage sur ses actions ; car un guerrier tel que lui eût rougi d'être considéré comme subjugué par une femme. Mais ses yeux ne quittaient pas Marguerite, et son exaltation toujours croissante se traduisit en élans tels que la fin de son discours fut saluée par un tonnerre réitéré de hurlements. Au comble de l'orgueil et de la joie, il regagna majestueusement sa place, convaincu d'avoir produit une ineffaçable impression dans le cœur d'Yeux-Riants.

Mais cette dernière, pâle et mourante, se soutenait à peine, et elle évitait ses regards : au lieu des sourires qu'il espérait, Rattlesnake ne re-

cueillit que le silence de l'abattement et ne vit que des yeux baissés.

Il ne s'approcha des Français que vers la fin de la soirée ; accompagné de deux serviteurs qui portaient un plat de grains bouillis, il offrit à ses hôtes des rafraîchissements, et présenta lui-même sa portion à Marguerite.

— Vous l'avez vu, dit-il à voix basse, les Sages de ma nation estiment très-haut la bravoure de Rattlesnake : pourtant sa maison est solitaire, on n'y entend que le cri du hibou ; même pendant le jour elle est sombre. Yeux-Riants n'y voudra-t-elle pas venir ? Elle sera princesse et femme d'un guerrier.

Ses paroles exprimaient une dignité emphatique, comme s'il eût voulu s'excuser lui-même de l'acte d'humilité qu'il commettait en demandant deux fois la main de la jeune fille ; mais ses ardents désirs se révélaient dans sa voix et toute sa personne.

— Je ne puis vous faire d'autre réponse que celle adressée à votre mère ; je ne suis pas libre d'accepter votre offre, je suis promise à un autre ainsi que je l'ai dit, répliqua Marguerite d'un ton ferme et le regardant fixement dans les yeux ; car, malgré son inexpérience et sa timidité, la jeune fille comprenait l'urgence de mettre fin à cette désagréable affaire dont elle aurait voulu qu'il ne fût plus question.

Tous deux étaient seuls en ce moment. Mais lorsque Marguerite tourna le dos à l'Indien, une jeune fille Natchez, en lui serrant la main, lui donna un collier de charmants petits coquillages, et disparut avant même qu'elle eût pu lui sourire en remerciement. Le murmure argentin des sonnettes qui étincelaient dans l'ombre trahit la fugitive : c'était Tree-la-lu qui venait ainsi de sacrifier sa parure favorite afin d'avoir un prétexte pour s'approcher de son bien-aimé et entendre ce qu'il disait à la Face-Pâle. Rattlesnake

n'avait point pris garde à elle, pendant que, dans l'ombre, elle épiait la demande et la réplique défavorable qui l'accueillait. Elle devina le sens de la réponse de Marguerite, plutôt à l'air sombre du jeune chef qu'aux paroles dont le sens ne parvint pas jusqu'à elle.

Marguerite, effrayée et chagrine des poursuites du sauvage, pressa ses compagnes de partir avant que la nuit fût plus profonde : mais les joyeux Français, ravis de trouver cette occasion de charmer un peu la monotonie de leur existence, manifestèrent le désir de rester pour voir les danses aux flambeaux.

Au crépuscule, plusieurs centaines de torches furent allumées : la musique commença; elle était produite par une calebasse à demi pleine d'eau, et sur laquelle était tendue une peau de daim : au son de ce farouche instrument, sur lequel un vigoureux Indien frappait à tour de bras, les danses s'organisèrent. Les femmes se

placèrent en rond, à quelque distance les unes des autres, portant aux poignets des bracelets de plumes mouvantes qu'elles faisaient rapidement tourner ; elles se mirent à tourner en silence de gauche à droite. Les hommes formèrent un autre cercle extérieur, se tenant à six pieds environ l'un de l'autre ; chacun d'eux tenait une gourde creuse remplie de petits cailloux, qu'il agitait en dansant. Ils se dirigèrent de droite à gauche, c'est-à-dire à l'opposé des femmes.

Ces gambades échevelées, accompagnées d'un concert diabolique, au milieu des torches brillantes, ces visages aux traits rudes et enflammés, ces costumes étranges aux couleurs hardies, tout cela formait un spectacle étrange, monotone, mais empreint d'une originalité particulière qui intéressa vivement les spectateurs Européens.

La jeune Indienne abandonnée déploya pendant la danse autant d'efforts et d'artifices pour ramener à elle son amoureux, que celui-ci en avait

mis en œuvre pour fasciner Marguerite. S'approchant de lui pendant la danse, elle se balançait moëlleusement en cadence, secouait les joyeuses clochettes de sa robe, et agitait avec une grâce languissante ses bracelets de plume; toujours ses yeux noirs restaient fixés sur ceux de son amant, et lorsque leurs regards se rencontraient, une flamme semblait éclairer son visage, un soupir de bonheur gonflait sa poitrine.

Tree-la-lu avait des traits assez réguliers, une figure fraîche et intelligente; mais sa beauté un peu rude, sa personne incivilisée, ne pouvaient lutter avec les grâces d'une Européenne. Néanmoins elle était la beauté du village Indien. Nobles et guerriers avaient aspiré à son alliance; et lorsqu'on sut dans la peuplade qu'elle avait donné ses préférences au Petit-Soleil, personne ne put croire que ses bonnes grâces le trouveraient, un jour, insensible. Elle se sentait doublement malheureuse de voir son amour méconnu

et ses attraits éclipsés par une rivale étrangère. La haine et l'admiration se disputaient son âme : à ses yeux naïfs, Marguerite apparaissait comme une beauté surnaturelle, digne des préférences de Rattlesnake ; pour cela même, elle la détestait comme lui ayant ravi celui qu'elle aimait.

Cependant elle éprouvait quelque consolation à penser qu'Yeux-Riants repoussait le jeune chef ; cette pensée ranimait ses espérances, et adoucissait un peu sa haine contre sa rivale : mais, pendant la danse, ses yeux vigilants remarquèrent que l'attention et l'âme entière de Rattlesnake étaient vouées à la jeune fille blanche ; son ardeur à les épier augmenta.

Après avoir contemplé les danses pendant une heure ou deux, la petite colonie française, très-satisfaite de sa soirée, fit ses compliments et ses adieux aux notables de l'assemblée, puis on reprit gaiement la route du Fort. Cette course, longue à peine de deux ou trois milles, fut faite aux lueurs

argentées de la nouvelle lune qui se couchait dans les brumes du lointain Ouest; les causeries joyeuses et animées firent passer le temps bien vite. Seule, Marguerite était triste et silencieuse, elle, l'âme des gaies parties !

Ces scènes sauvages, ces pantomimes furieuses, ces hurlements farouches et les discours emportés des chefs, avaient fait sur elle une terrible impression. Nouvellement arrivée dans ces contrées étranges, elle n'avait pas encore eu le temps de se familiariser avec les mœurs indiennes : sa nature impressionnable et délicate n'avait pu supporter sans effroi la pensée que cette frêle colonie, isolée sur la frontière du désert, se trouvait exposée sans protection ni refuge, aux emportements et aux convoitises de ces indomptables enfants des bois. L'appréhension d'une catastrophe planait sur elle comme un nuage sombre.

La fraîcheur de la nuit et son calme serein lui rendirent peu à peu la tranquillité ; elle se prit à

songer à Maurice, à son fortuné retour, au bonheur de vivre à deux, de revoir la belle France. Ces douces pensées lui apparaissaient comme un lointain mirage qui faisait fuir les sombres visions.

— Marguerite est devenue amoureuse de quelque héros Natchez, dit en plaisantant un jeune homme qui connaissait bien son attachement pour Maurice.

— Oh ! non ! dit-elle en tressaillant, j'ai le mal du pays ce soir, pour la première fois depuis que j'ai quitté Paris. Je voudrais que Maurice fut ici ; vous voyez combien je suis solitaire ici, sans parents ni famille.

— Nous vous verrons heureuse, mignonne ! et ce sera pour tous un jour de fête ; car vous n'oublierez pas les amis ; répondirent en chœur ses compagnons en la quittant successivement après lui avoir souhaité « bonne nuit. »

A ce moment, où, tranquilles à l'abri des palis-

sades, chaque mère embrassait son enfant, chaque jeune fille donnait le bout de ses doigts à baiser à son amoureux, personne ne remarqua un rôdeur nocturne qui les avait suivis dans l'ombre depuis le village indien.

C'était Rattlesnake, qui, espionnant chaque mot, chaque geste, cherchait à savoir ce que dirait Marguerite et surtout quelles nouvelles on avait du retour de Maurice.

III

LE GOUVERNEUR CLOPART

III

LE GOUVERNEUR CLOPART

Pendant que Marguerite brodait mélancoliquement et soupirait après le retour de Maurice, Clopart, le commandant du fort, jetait le trouble dans toute la colonie, par ses manières hautaines, brutales et tyranniques. Pour les Indiens il était insolent et cruel. Les Natchez, avec leur caractère fier et indomptable, pouvaient bien, pendant quelque temps, prendre patience avec une feinte soumission ; mais l'orage grondait sourdement, et le jour où il devait éclater s'approchait sans cesse. On n'aurait pu, du reste, trouver une peu-

plade plus bienveillante et plus civilisée. Ils traitaient les Français avec la plus extrême déférence, cachant ainsi leur colère croissante, et paraissant courber la tête sous le joug.

La réception qu'ils firent aux blancs lors des fêtes ne pouvait être plus gracieuse et plus cordiale. Pourtant, huit jours à peine après cette courtoise marque d'hospitalité, Clopart se conduisit envers les Natchez avec une brutalité qui fit trembler pour la colonie tous les esprits sages et prévoyants.

Il manda en sa présence le Grand-Soleil, chef suprême de cette peuplade, et lui annonça que, par ordre de Périer, gouverneur général de la Nouvelle-Orléans, il se disposait à prendre possession du Pommier-Blanc, beau village situé à six milles du fort, où se trouvaient de belles plantations et des édifices considérables, formant la résidence favorite des Natchez.

Son but unique était de refouler cette peuplade

loin de son ancien territoire. Il enjoignit donc au chef de vider les lieux et de se retirer, avec sa tribu, dans quelque forêt où il ne pût incommoder les Français. Cet ordre inhumain fut signifié d'un ton qui le rendait plus cruel encore.

— Sans doute, mon frère blanc ne parle pas sérieusement? il veut mettre à l'épreuve le courage des hommes rouges? répondit le chef : mon frère blanc ne sait-il pas que les Natchez ont vécu dans ce village pendant bien des années, plus nombreuses que les cheveux des *scalps* qui entourent ma ceinture.

— Folie barbare! s'écria le commandant d'un ton de mépris, quelle *fraternité* aperçois-tu entre ma race et la tienne? Je n'ai ni explication ni apologie à présenter à un être comme toi. Il te suffit de savoir que j'obéis à des ordres supérieurs : obéis aux miens.

L'empire habituel avec lequel les Indiens savent immobiliser leur visage fut impuissant à

retenir l'éclair qui s'alluma dans les yeux du chef.

Ses lèvres frémissaient en faisant une réponse pleine de douceur :

— Mon frère oublie que nous n'avons point mérité un semblable traitement : jamais les Français ne nous ont rien pris par la force ; ce qu'ils possèdent, nous le leur avons librement donné. Mon désir est de vivre en paix avec ta nation, je te dis : « Il nous reste d'autres terres qui peuvent se partager ; prends-les. » Pouvons-nous faire davantage ? Mais laisse aux mains des Natchez leur village du Pommier-Blanc : là, sont nos temples ; là, les os de nos pères dorment en attendant notre arrivée chez le Père des Eaux.

Cette touchante réponse n'obtint de Clopart qu'un ricanement de mépris :

— Romantique sauvage, dit-il, je ne ferai pas assaut de sentiments avec toi. Ecoute bien mes paroles, et retiens-les, car elles s'exécuteront. A la

fin de novembre prochain, j'attends un navire de la Nouvelle-Orléans : si, à son arrivée, le village du Pommier-Blanc ne m'est pas remis, je vous ferai prendre, enchaîner, et conduire à notre grand-chef dans son grand village à l'embouchure du fleuve. Tu le vois, j'aurai bientôt fait. Va-t-en.

— Bon! je comprends, répliqua l'Indien; je retourne chez moi, et je soumettrai cette affaire aux vieillards et aux sages de mon peuple.

Quelques officiers, présents à cette entrevue, essayèrent de faire à leur supérieur quelques remontrances sur la rigueur inutile et dangereuse dont il venait de faire preuve : mais Clopart entra contre eux dans une telle fureur qu'ils furent obligés de se retirer au plus vite. Le bruit de cette scène se répandit bien vite dans la colonie, et personne ne douta que les Indiens ne cherchassent à se venger; néanmoins on se tranquillisa en songeant qu'ils ne seraient pas les plus forts.

Le Grand-Soleil, aussitôt de retour, se hâta de convoquer tous les guerriers de son grand-conseil : chacun d'eux savait d'avance de quoi il s'agissait ; comme un éclair ou une trainée de poudre, le feu de la colère avait fait le tour de la peuplade. Lorsque la communication officielle de cette nouvelle leur fut faite par le chef, une explosion d'indignation fit bondir l'assemblée, et aussitôt fit place à un profond silence.

Le chef du Pommier-Blanc venait de se lever pour parler. C'était un des plus nobles guerriers, un des plus sages et des plus fameux après le Grand-Soleil : son éloquence était renommée.

S'animant à la pensée du péril que courait son village, il se répandit en paroles brûlantes qui enflammèrent ses auditeurs : l'exaltation des jeunes guerriers fut telle qu'ils s'élancèrent de leurs siéges, et, proférant de terribles menaces, choquèrent avec fureur leurs tomahawks. Un regard sévère de l'orateur ramena le calme dans

l'assemblée; il continua son discours avec cette chaude éloquence naturelle aux Indiens. Il fit appel à tous les sentiments, à toutes les passions; à la vénération pieuse pour les ossements de leurs ancêtres et pour leurs temples où ils reposaient; à la jalousie contre ces étrangers à « langue d'argent, » qui « tournaient la tête à leurs femmes, » jusqu'à ce que « le sang des Natchez fut vicié « dans sa source; » à leur orgueil de braves, qui ne devait souffrir aucun maître; à leur courage qui devait les faire combattre jusqu'à la mort pour repousser un peuple ennemi.

Rattlesnake était au nombre des jeunes guerriers : il se contenta d'être observateur attentif, mais muet et immobile. Un sourire de triomphe illumina ses traits basanés lorsque le tumultueux cri de guerre annonça dans l'assemblée la résolution de résister à la tyrannie des Français. A ce moment, il pensait moins à venger l'honneur de son peuple outragé qu'à profiter de la circons-

tance pour se rendre maître de la jeune Marguerite, objet de sa passion brûlante. L'idée qu'elle ne l'aimait pas ne se présentait pas même à son esprit : chez les peuplades sauvages, les femmes sont des esclaves, sans droits, sans priviléges, n'ayant rien à elles, pas même la volonté. Rattlesnake trouvait donc tout naturel de s'emparer de la frêle Face-Pâle ; pour lui c'était un oiseau rare à mettre en cage, à soigner, à admirer, à bien nourrir ; mais il était loin de s'arrêter à voir si la pauvre fille serait heureuse ou malheureuse.

Au travers des scènes guerrières que lui présentait la tumultueuse assemblée, il voyait Yeux-Riants en son pouvoir ; il voyait surtout le fiancé européen, ce rival détesté, couché dans la poussière, atteint d'une balle au cœur ; il voyait partout le triomphe de ses passions sauvages. Elle avait bien raison, la pauvre Marguerite, de trembler dans sa petite chambre où elle brodait

solitaire; la foudre et l'orage grondaient contre elle dans cette poitrine farouche.

Au début de l'assemblée, il fut résolu par les Natchez de résister furieusement à l'invasion de Clopart, et en même temps de tirer vengeance de toutes ses insultes. Des messagers furent envoyés aux Yazoos, aux Chicasaws, aux Choctaws, et autres peuplades qui, ayant souffert de l'invasion des Français, devaient être tout disposées à entrer dans la ligue que leur proposaient les Natchez.

Pour assurer l'exécution simultanée de l'expédition, on convint d'adresser à chaque tribu un faisceau de branches, composé du même nombre de brins : chaque jour un brin devait être arraché, et au dernier, toutes les forces réunies des sauvages devaient commencer l'attaque du fort : les Français écrasés par le nombre seraient facilement anéantis.

Mais il fallait le temps nécessaire pour organiser ce plan : à cet effet, il fut décidé que le

grand-chef entrerait en négociation auprès du « Loup affamé, Français au cœur de Crocodile, » l'endormirait par de belles paroles, par des présents, et obtiendrait de lui des délais suffisants pour la maturité du complot.

A la fin de la séance, le chef du Pommier-Blanc rappela que le secret le plus rigoureux devait être gardé sur leur projet, et que, par conséquent, nul ne devait en parler dans son intérieur.

— Les femmes, dit-il, sont indiscrètes et parleuses, elles ne peuvent pas garder un secret mieux qu'un tamis contenir l'eau. Plusieurs d'entre nos femmes nous trahiraient par amour pour les Français. Jurons, avant de nous séparer, que pas un seul mot de nos résolutions ne sera révélé à nos femmes.

Le serment fut fait solennellement. Parmi les ambassadeurs choisis pour se rendre dans les tribus voisines, était Rattlesnake : il devait porter le message et le faisceau de branches chez les

Chicasaws. Sa légèreté à la course, son habileté à bien parler l'avaient désigné pour cette mission importante.

Il aurait reçu avec ardeur cette marque de distinction, s'il n'en fût résulté l'obligation de s'éloigner du Fort pendant quelque temps. Dans son aveugle passion pour Marguerite, il redoutait l'arrivée de Maurice et se sentait atteint d'une jalousie féroce contre tout homme qui chercherait à s'approcher de la jeune fille : négligeant la chasse et ses occupations habituelles, il ne cessait de rôder autour du Fort, moins pour réjouir ses yeux de la vue de celle qu'il aimait que pour épier le retour d'un rival détesté. Agité par ces pensées jalouses, il aurait refusé la mission qu'on lui confiait s'il n'eût craint de se rendre suspect ; il accepta sans mot dire et fit aussitôt ses préparatifs de voyage.

Le lendemain, le grand-chef des Natchez se rendit au fort pour mettre en œuvre la ruse pré-

méditée envers le commandant Clopart. Il lui représenta humblement que la peuplade exilée ne pourrait se déplacer sans avoir préparé un nouveau domicile ; par d'habiles supplications, il obtint un délai qui prolongeait jusqu'à la fin de décembre l'exécution des ordres de Clopart.

Mais cette indulgence dut être payée chèrement : un baril de grains, un lot de gibier, une peau d'ours et un pot de graisse, telle fut la contribution imposée à chaque cabane du village le Pommier-Blanc. Le produit en devait être considérable, cette tribu ne comptant pas moins de quatre-vingts tentes.

Les deux négociateurs se quittèrent satisfaits : l'un avait assouvi son avare cupidité, l'autre avait préparé les voies à sa vengeance.

Cependant l'émotion inusitée des guerriers, le départ des messagers, et les bruits échappés de la tente du grand-conseil, avaient vivement surrexcité la curiosité féminime de la tribu. Avec

leur finesse intinctive, elles devinèrent une bonne partie du secret ; mais, grâce au silence impénétrable gardé par leurs maris , elles ne purent savoir le fond des choses et demeurèrent incertaines, à leur grand regret.

Une d'entre elles, toutefois, s'était juré de découvrir le mystère : Tree-la-lu — le Petit Oiseau — était mûe par des motifs plus sérieux que la simple curiosité. Cachant sous une apparente indifférence le chagrin mortel qui la dévorait depuis qu'elle avait découvert la passion de Rattlesnake pour la jeune Française, elle épiait jour et nuit ses moindres actions ; tâche facile, car l'amoureux sauvage avait oublié toute précaution.

Lorsqu'elle vit le chef partir pour son message, Tree-la-lu se dit qu'il fallait un motif bien impérieux pour l'éloigner de son idole. La jeune Indienne était aussi perspicace que rusée ; oreille fine, démarche légère comme la rosée silencieuse qui tombe sur le gazon sans le faire ployer, ré-

solution invincible, elle avait tout pour réussir dans ses recherches. Elle devina sans peine que ces mouvements secrets, ces courses mystérieuses des guerriers, cachaient des projets de guerre contre le Fort; puis, avec la claire logique de la jalousie, elle comprit que Rattlesnake chercherait à profiter de l'occasion pour s'emparer d'Yeux-Riants et en faire sa femme, même malgré elle.

A chaque instant cette pensée qu'elle creusait sans relâche lui apparaissait plus claire et plus proche de la vérité : sûre de son fait, tout en s'occupant de ses travaux ordinaires, elle attendit impatiemment le retour successif des messagers, et surtout celui du Petit-Soleil. Un grand conseil fut décidé pour entendre le récit des envoyés, et prendre quelques dernières résolutions.

L'assemblée devait avoir lieu vers minuit. Tree-la-lu, à force de ruse, parvint à le savoir; déterminée à tout risquer pour pénétrer le secret, elle s'échappa de sa cabane environ deux heures d'a-

vance, et, par un sentier détourné, se rendit auprès de la tente du grand-conseil.

Les habitations des Natchez étaient de vraies maisons, construites en troncs d'arbres maçonnés avec du mortier, confortablement aménagées et contenant quelquefois plusieurs pièces.

La salle du conseil était proche du Temple; construite solidement en madriers équarris, et élevée par d'énormes poteaux à un pied au-dessus du sol. Tree-la-lu, avec un vif battement de cœur, mais sans crainte, s'approcha de l'édifice. Quoique la nuit fût sombre et épaisse, ses yeux, perçants comme ceux d'un animal nocturne, pénétraient l'obscurité profonde. Avec des précautions félines, elle rampa jusqu'à un point, qu'elle avait marqué pendant le jour, où se trouvait une fente permettant de voir dans l'intérieur : là, elle attendit impatiemment l'arrivée des guerriers.

Sa témérité fut couronnée d'un plein succès; non seulement elle pût voir l'assemblée toute en-

tière, mais encore elle entendit tout ce qui fut dit, et fut ainsi initiée à tous les secrets du complot formé contre les Français. Elle apprit que toutes les tribus voisines avaient accepté la ligue, et reçu un faisceau de branches d'arbres ; celui des Natchez, pour plus de sûreté, restait déposé dans le Temple, et tous les jours, un guerrier aussi sage que courageux, devait venir en arracher un rameau.

L'assemblée terminée, Tree-la-lu attendit le départ du dernier des assistants ; puis elle revint sans bruit à sa cabane où elle rentra inaperçue. La jalousie subtile de cette jeune fille avait déjoué tout les calculs des plus prudents de sa peuplade.

IV

L'AVERTISSEMENT

IV

L'AVERTISSEMENT.

Par un beau jour de novembre, Marguerite faisait avec une de ses voisines une promenade hors des palissades, cherchant à cueillir des noisettes. Elle était languissante depuis quelque temps : pâlie par une vie trop sédentaire et laborieuse, elle avait besoin d'air et d'exercice : les fraîches brises du soir la ranimèrent un peu, sa gaîté naturelle lui revint, et avec elle ses joyeux rêves d'amour avec Maurice. Tout en devisant avec sa compagne, elle arriva à un bosquet garni de fruits superbes. Chacune tira de son côté, absor-

bée par l'attrait de la cueillette, et Marguerite s'engagea seule au plus épais du fourré : tout à coup, à sa grande surprise, elle vit surgir à ses yeux une jeune Indienne qui s'était glissée jusqu'à elle, d'un pas si léger que sa présence était restée tout à fait inaperçue.

La jeune fille portait une corbeille à demi-pleine de noisettes: Elle sourit à l'exclamation de Marguerite, qui la reconnut aussitôt pour celle dont elle avait reçu un collier aux Fêtes du Grain Nouveau.

— Bonjour, lui dit gracieusement Marguerite ; mais je ne connais pas votre nom.

— C'est *Petit oiseau*, répondit l'Indienne en Français passable : puis, se penchant sur la corbeille de Marguerite comme pour en examiner le contenu, elle ajouta en parlant vite et à voix basse : — notre nation ne sera pas longtemps amie de la vôtre ; j'ai toujours aimé les Français. Demandez à votre Chef blanc si le fort est solide... dort-il les yeux ouverts ?

— Pourquoi me demander cela ? repartit Marguerite sur le même ton et ressentant déjà un malaise vague qui lui serrait le cœur.

— Les Natchez endormiront le Chef blanc par des paroles caressantes. Mais ils le détestent comme un cheval sauvage hait la bride. Leurs couteaux sont aiguisés ; la poudre est dans leurs rifles. Avant qu'une lune ait fait son cours, les Natchez fondront pendant la nuit sur le Chef Blanc au cœur faux.

— Oh ! que deviendrai-je ? s'écria Marguerite toute pâle et dirigeant avec une expression désolée ses yeux humides vers la jeune Indienne.

— Il n'y a rien à faire, dit celle-ci, vous ne pourriez leur échapper. Toutes les tribus sont armées sur les rives du Père des Eaux : leurs guerriers sont nombreux comme les brins d'herbe ; ils dévoreront les Français comme le feu consume la prairie desséchée. Petit-Oiseau a voulu vous dire cette nouvelle pour qu'elle parvienne

au Chef blanc Qu'il consolide son fort, qu'il mette la flamme et le tonnerre dans ses gros canons.

— Je lui dirai, murmura Marguerite, mais il ne m'écoutera pas ; c'est un homme méchant et fier.

— Dites-lui que cette nouvelle est apportée par quelqu'un qui ne ment pas. Quand reviendra de chez les Natchitoches le brave auquel la fille blanche a donné son cœur ?

A cette question faite brusquement, l'Indienne se tint en arrêt, les yeux fixés sur ceux de Marguerite, attendant sa réponse.

— Je l'attends depuis bien des semaines, dit Marguerite : Oh ! que je voudrais bien fuir les Natchitoches ; je serais sauvée auprès de Maurice.

— Vous ne seriez pas longtemps en sûreté ; les Natchez veulent faire disparaître tous les Blancs. Savez-vous qu'il y a un guerrier de ma nation qui trouvera son wigwam solitaire jus-

qu'au jour où il aura emporté une fille blanche en passant sur le cadavre de son fiancé ?

La pauvre Marguerite fondit en larmes, et cachant sa tête dans ses mains.

— Jamais ! jamais ! cria-t-elle ; qu'il me tue plutôt ! Ah ! s'il m'aime, qu'il me laisse tranquille je l'en supplie : dites-le-lui !

— Je ne peux pas le lui dire. J'ai attendu le jour de vous apprendre cette nouvelle. Rattlesnake me surveille avec des yeux toujours ouverts ; il se méfie de la jalousie d'une femme. Prenez garde, Yeux-Riants ! Il veille à votre porte : les jolis regards de vos yeux sont comme le soleil qui perce le brouillard, le Chef les voit et tient la main levée pour frapper.

— Que ferai-je ? malheureuse ! sanglota Marguerite en se tordant les mains.

— Il n'y a qu'un moyen. Faites que le Chef blanc soit prêt.

A ce moment, d'autres Françaises s'appro-

chaient : Tree-la-lu se mit à cueillir les fruits d'un air si affairé qu'on aurait cru qu'elle venait pour en faire le commerce. Mais, au bout de quelques instants, elle dit tout bas à Marguerite en s'approchant d'elle :

— Gardez le secret que Petit-Oiseau vous a apporté ; ne dites pas son nom.

— Soyez tranquille. Savez-vous le moment de l'attaque ?

— Non. Les rameaux forment encore un faisceau dans le Temple. Le jour où les Natchez seront prêts, je vous enverrai une corbeille rouge.

Marguerite la regarda avec défiance :

— Mais, comment se fait-il que *vous* soyez amie des Français, contre votre nation ?

La jeune Indienne haussa les épaules avec un sourire amer :

— Il y a plus de feu dans la poitrine d'une femme rouge que dans toutes celles des Faces-Pâles. Notre sang est plus rouge et plus chaud.

Je n'aime pas les Français; mais j'aime Rattlesnake, et j'aimerais mieux sauver toute la race blanche que de voir une de ses filles au pouvoir de mon guerrier. Petit-Oiseau sera sa femme, qu'il le veuille ou non: et ce sera! quoiqu'il m'ait fait affront en rejetant la ceinture qui venait de moi !

A ces mots l'Indienne disparut.

La nuit se faisait autour de Marguerite : autour d'elle il lui semblait voir de longues trainées sanglantes ; le ciel bleu, les verts feuillages, la mousse des sentiers, tout lui apparaissait au travers d'un brouillard de sang. Elle se hâta de remplir sa corbeille afin d'avoir un prétexte pour rentrer. Sa compagne. étonnée d'un changement si subit et si incompréhensible pour elle dans l'humeur enjouée de Marguerite, se mit à railler en lui déclarant que l'amour la rendait folle, et que sa précipitation à rentrer venait sans doute de ce qu'elle croyait Maurice arrivé. Marguerite ne put

trouver un seul mot en réponse à ces joviales plaisanteries qu'elle entendait sans même les comprendre : son esprit était comme voilé par des visions de mort et de désastre.

En arrivant chez elle, la jeune fille saisit un prétexte pour sortir, et courut en toute hâte chez le commandant. Ce dernier était seul chez lui ; Marguerite fut aussitôt introduite en sa présence. Il tourna vers elle un regard nonchalant, et d'une voix hautaine lui demanda pour quelle affaire elle se permettait de le déranger. Il n'eût même pas la politesse de l'inviter à s'asseoir : Marguerite resta donc debout, mais irritée d'une telle grossièreté, elle comprit la colère des Natchez maltraités par cet homme, et fût sur le point de se retirer sans rien dire : mais l'importance du sujet qu'elle avait à traiter la retint ; elle raconta aussi brièvement et clairement que possible, ce que lui avait dit Petit-Oiseau, sans la nommer.

Néanmoins Clopart l'écouta d'un air dédaigneux et irritant : la jeune fille sentait son cœur bondir d'indignation.

— De qui tenez-vous ces balivernes ? lui demanda-t-il superbement.

— D'une femme Natchez qui se dit amie des Français ; vraiment, Monsieur, je suis convaincue que c'est la vérité.

— Bien, je ne vous demande pas votre opinion, mademoiselle;... on vous a dépêché quelque commère sauvage pour se moquer de vous et vous faire tourner la tête de frayeur. Enfin, ne revenez pas m'importuner de nouveau par de semblables fadaises, ce qui revient à dire que je vous engage à ne pas revenir ; car d'une bouche de femme on ne peut attendre que des sottises, alors même qu'elle serait aussi jolie que la vôtre.

Le brutal officier commençait à remarquer la beauté rare de Marguerite : il daigna lui octroyer

un sourire aussi désagréable que l'avait été son accueil.

Elle se serait retirée sur le champ si l'imminente certitude du péril ne l'avait enhardie à insister encore.

— J'en suis sûre, reprit-elle les mains jointes, un désastre se prépare : Je vous en prie, commandant, prenez vos précautions.

— Il serait peut-être bon que je remisse le commandement entre vos mains, dit le Clopart avec un sourire glacé : — puis il ajouta avec un semblant de condescendance : — Que votre jolie petite tête folle se rassure ; les Indiens sont rusés, mais tout juste assez pour troubler votre infirme cervelle. Ils cherchent à esquiver le paiement de l'impôt qu'ils m'ont promis de solder pour obtenir la faveur de rester plus longtemps au Pommier-Blanc, qui sait ? ils veulent peut-être, même, en me faisant peur, être totalement dispensés de vider les lieux. Je connais cette racaille et ses

petites ruses : là-dessus dormez tranquille, enfant ! Si parfois vous aviez à m'entretenir de choses plus intéressantes, je vous recevrais mieux.. êtes-vous mariée ?

Cette question, où perçait une méchante intention, fut lancée d'une façon si brutale que Marguerite, effrayée, n'eût rien de plus pressé que de s'enfuir.

— Certes ! je ne le reverrai jamais, murmurait-elle en marchant vite ; on ne peut rien attendre de bon de cet homme. Il connait les Indiens, les traite de pervers, de méchants... et ne veut prendre aucune précaution contre leurs sinistres projets ! Dieu veuille qu'il ne se trompe pas ! je crains bien que son erreur soit fatale. — Et pourtant, s'il voulait, le Fort serait en état de se défendre. — Ah ! que Maurice n'est-il ici ! il aurait peut-être plus d'influence que moi.

Mille fois elle avait formé ce vœu, mais jamais elle ne l'avait exprimé avec tant d'ardeur. Néan-

moins Maurice n'arrivait pas. Chaque jour elle demandait des nouvelles à tout ce qui l'entourait, un sous-lieutenant, quelque peu immiscé aux affaires du gouvernement, fût consulté; il ne pût fournir aucune nouvelle de l'expédition envoyée chez les Natchitoches. En même temps, les chemins devinrent si dangereux qu'aucun message ne pût arriver, le service des dépêches fut interrompu.

Marguerite en vint à un état d'exaltation tel, qu'elle aurait entrepris le voyage pour aller rejoindre Maurice si elle avait pu trouver un guide. Quoique une pareille entreprise offrît des périls extrêmes, elle aurait tout risqué pour échapper aux dangers qui menaçaient la forteresse.

Un officier, auquel elle avait fait part de ses craintes, fut tellement impressionné par leur réelle importance qu'il entreprit de faire une démarche auprès de Clopart: il ne put rien

obtenir. L'irascible commandant entrait en fureur dès qu'on ouvrait la bouche sur un pareil sujet.

Enfin un soldat, renseigné probablement par Tree-la-lu elle-même, ayant osé en parler au chef, ce dernier, exaspéré, le traita de poltron visionnaire, et lui infligea huit jours de cachot pour avoir colporté une fausse nouvelle. Poussé par un diabolique esprit de contradiction il cessa même d'entretenir le Fort en bon état de réparations ordinaires, et jura que, les remparts dussent-ils s'écrouler, on n'y remettrait pas une pierre avant que les Indiens eussent évacué le village du Pommier-Blanc.

Marguerite vivait dans des transes perpétuelles: le moindre bruit la faisait tressaillir et pâlir. Ses nuits, pleines d'insomnies, se passaient à trembler; à chaque instant elle croyait entendre le sauvage cri de guerre ou voir en réalité les affreuses visions qui la désolaient. Dans l'ombre, les yeux flamboyants de Rattlesnake lui apparaissaient

comme les prunelles d'un loup dévorant. Elle finit par être atteinte d'une fièvre nerveuse et lente qui inquiéta les braves gens chez lesquels elle vivait. Elle leur avait d'abord fait part de ses alarmes, et ceux-ci les avaient vivement partagées : Mais peu à peu le négociant, tout occupé de ses affaires, s'était rassuré en voyant la tranquillité de Clopart, et il se joignit aux railleurs qui recevaient en incrédules les avis de la jeune fille. Toutes ses émotions se rattachaient au navire chargé qu'il attendait de la Nouvelle-Orléans. Pourvu que sa femme fût toujours rose, dodue et souriante, pourvu que ses deux petits enfants prissent leurs ébats au soleil, il était content.

Au milieu de tous ces indifférents, Marguerite en vint à douter d'elle-même ; elle se demanda si Tree-la-lu ne s'était pas ou ne l'avait pas trompée. Mais elle ne pût éclaircir ses doutes, la jeune Indienne ne reparut plus.

Une fois Rattlesnake vint la voir : il lui appor-

tait en cadeau des plumes d'oiseaux sauvages; mais il s'arrêta peu et ne fit aucune allusion à leur dernier entretien. Marguerite crut remarquer dans son regard une lueur sombre et cachée, semblable au reflet d'un triomphe anticipé.

Revenons à Tree-la-lu.

En s'apercevant du peu d'effet produit par ses avertissements sur l'esprit du commandant Clopart elle fut sur le point de perdre tout espoir de mettre le Fort hors de danger; cependant, plus que jamais des plans fiévreux de vengeance roulaient dans sa tête; elle se demandait si le meilleur parti ne serait pas de percer d'une flèche ou d'empoisonner cette Face-Pâle, sa rivale détestée. Mais aussitôt elle pensait que Rattlesnake découvrirait facilement la main coupable et qu'alors son indifférence actuelle se changerait en haine contre Tree-la-lu, sans aucun espoir de retour à des sentiments plus doux. D'ailleurs, elle s'était mis dans la tête de sauver les Français, auxquels elle portait une certaine

affection ; elle prit donc une grande résolution.

L'idée lui était venue que si elle parvenait à arracher quelques brins du faisceau de branches déposé dans le Temple, elle jetterait le désordre dans le compte des jours désignés pour l'attaque générale, et qu'alors les Natchez n'étant pas soutenus dans leurs hostilités prématurées seraient hors d'état d'obtenir un triomphe.

Mais le point difficile, dangereux, pour ne pas dire impossible, était d'arriver à ce faisceau sacré, que gardaient à vue, jour et nuit, huit guerriers chargés sous peine de mort d'entretenir un feu sans cesse allumé dans le Temple. Les gens de la classe inférieure à laquelle appartenait Petit-Oiseau n'avaient pas le droit de pénétrer dans le Temple; aucun prétexte ne lui permettait même d'en approcher.

La jeune fille, nous l'avons dit, passait pour une beauté dans le village ; elle y comptait beaucoup d'admirateurs. Un des gardiens du temple devint le but de ses coquetteries adroitement cal-

culées ; elle le fascina si bien, qu'une nuit, il la laissa entrer dans la mystérieuse enceinte. Elle lui avait persuadé que la curiosité était son seul motif, et avait réussi à le convaincre que cette infraction, restée inconnue, n'était pas une faute. Une fois dans le sanctuaire mal éclairé par le brasier languissant, il ne lui fût pas difficile d'arracher au faisceau quelques branches : elle en prit huit, et, triomphante, songea à la retraite qui ne semblait devoir offrir aucun obstacle.

Mais ce fut avec un affreux battement de cœur qu'elle s'entendit interpeller à voix basse par un gardien caché dans l'ombre : c'était Rattlesnake ! Elle frémit à la pensée qu'elle avait été suivie et que tous ses projets étaient découverts : le Temple était dans un village éloigné de deux milles environ de celui qu'habitait Tree-la-lu : dans ses courses nocturnes un pied silencieux, à la manière sauvage, avait marché sur sa trace ; la méfiance veillait sur elle.

Sa première pensée fut qu'elle avait été trahie : mais par qui ? Elle n'avait fait de confidences qu'à Marguerite et à un soldat français : ceux-là n'avaient pu parler. D'autre part, un rapide examen du passé la rassura pleinement ; aucune circonstance n'était à sa charge. Tranquillisée sur ce point important, et certaine que nulle preuve ne pouvait être invoquée contre elle, elle reprit immédiatement son sang-froid et son assurance : quoique son cœur bondit dans sa poitrine, sa voix resta naturelle et calme.

Sa seule crainte était que Rattlesnake vînt à découvrir, en la touchant, les branches qu'elle cachait sous son vêtement : car elle n'osait point les jeter à terre si près du Temple : le lendemain matin on les aurait vues.

— Pourquoi venez-vous profaner le Temple à cette heure solennelle ? demanda sévèrement Rattlesnake.

— Je ne pensais point le profaner en venant

adorer le Grand-Esprit qui veille sur les Natchez. Je sais bien que nul pied semblable au mien n'avait encore pu venir ici : mais, Rattlesnake, vous ne l'ignorez pas, je suis malheureuse et désolée. Celui que, seul, j'aime en ce monde, ne m'aime pas..... Il m'a semblé qu'en venant supplier le Grand-Esprit jusque dans son temple, j'obtiendrais le changement de ce cœur resté de pierre à mon égard.

Tout indifférent que fut le chef pour la pauvre fille, il n'était point insensible aux douces paroles sorties d'une aussi jolie bouche.

— Votre excuse est bonne, dit-il ; mais ne renouvelez pas une telle offense ! vous seriez punie si elle était connue.

— Que m'importe ! la vie n'est rien pour moi. Jusqu'à ce que mon maître ait mis son pied sur moi, moi son esclave ! je ne sèmerai pas de grain, je n'apprêterai aucune nourriture. Laissez-moi mourir !

— Brrrt! répliqua dédaigneusement le guerrier, que vous manque-t-il pour faire un joli mariage ? Prenez un de ces beaux Français barbus et couverts de broderies.

— Je les hais, ces Français ! je voudrais les voir tous au fond de l'eau. Si les guerriers Natchez avaient au cœur la fierté de leurs pères, il y a longtemps qu'on ne verrait plus ici de faces pâles. Faudra-t-il que les femmes se chargent d'allumer le feu de guerre ?

— Oh ! oh ! répondit Rattlesnake dérouté par cette belliqueuse apostrophe, nous y pensons. Vous, femmes, tenez-vous tranquilles.

— Mais, pourquoi m'avez-vous suivie cette nuit ? demanda Tree-la-lu tout en marchant, et en jetant dans les broussailles les brins du faisceau sacré.

— Pour savoir ce que vous faisiez, dit brièvement Rattlesnake.

— Je ne sais pourquoi, continua-t-elle d'une

voix caressante, vous avez quitté ma belle ceinture. J'ai regardé dans le village; aucune jeune fille ne paraît belle aux yeux de Rattlesnake. Sans doute, il marche aujourd'hui sur le sentier de guerre; à son retour il sera meilleur pour Petit-Oiseau.

Rattlesnake ne daigna point répondre.

Elle lui avait dit ces dernières paroles pour lui donner le change, et éloigner de lui le soupçon qu'elle avait découvert ses vraies amours. Le chef s'y laissa prendre, et se sentit satisfait en croyant certain qu'elle ne savait rien, ni de sa passion pour Marguerite, ni du projet d'attaque contre le Fort.

Alors, dédaignant de s'arrêter plus longtemps à mesurer ses pas sur les siens, il prit l'allure rapide du chasseur indien, et laissa la jeune fille sans lui dire adieu, sans même lui accorder un regard.

Tree-la-lu resta attérée : la pauvre fille l'aurait

préféré dur, cruel même à son égard, plutôt qu'indifférent et glacial. Elle se laissa tomber au pied d'un arbre et pleura longtemps, le front dans ses mains, couchée sur la terre humide.

— Ah ! malheureuse que je suis ! répétait-elle entre ses sanglots, il aurait cette Face-Pâle, il en ferait l'ornement de son wigwam ! il serait heureux dans les bras de cette Française ! et moi, il ne me resterait que la solitude, les larmes et le mépris : J'aurai mieux, oui mieux ! j'aurai la vengeance !

V

LA CORBEILLE ROUGE

V

LA CORBEILLE ROUGE

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le jour où Marguerite avait reçu le mystérieux avertissement de Tree-la-lu. Le temps lui avait paru démesurément long, et pourtant elle tremblait de voir s'écouler les jours. Ses vêtements de noce étaient finis et rangés dans sa malle : mais elle ne s'en occupait pas ; elle passait des heures entières plongée dans une rêverie profonde, désirant le retour de Maurice, regrettant la chère vieille maison de sa grand'mère où la vie était si douce et si tranquille.

Un jour, vers midi, le déjeûner venait de finir; Marguerite aidait la maîtresse de la maison à desservir la table. Tout à coup, une ombre apparut à la porte : Marguerite se retourna en tressaillant et aperçut une vieille Indienne qui paraissait apporter des fruits pour les vendre; au même instant ses yeux s'arrêtèrent avec effroi sur une corbeille rouge, dont la couleur tranchait sur celle de six ou huit autres que portait la vieille femme. Aussitôt tout son sang abandonna ses joues qui devinrent d'une pâleur effrayante : elle put à peine retenir un cri en reconnaissant le fatal signal; puis les forces et la voix lui manquèrent, elle tomba sur un siége, pendant que la maîtresse de maison s'avançait vers la marchande pour lui demander le prix de ses denrées. Mais la sauvage créature n'entendait pas un mot de français : elle fit signe que la corbeille rouge était destinée à Marguerite, la déposa devant elle et disparut sans réclamer aucun paiement.

— Mon Dieu ! dit Marguerite, voilà... voilà le signal de l'attaque du Fort.

— Qu'est-ce que c'est ? que dites-vous ? s'écria la bonne dame, épouvantée du cri et de la pâleur de Marguerite.

— La corbeille rouge !

— Eh bien ?

— Je vous dis que c'est le signal. Nous sommes perdues, chère ! nous sommes perdues !

— Pauvre enfant, votre tête s'égare ! Mais cette corbeille rouge, que peut-elle avoir de commun avec l'attaque du Fort ?

— Je vous répète que c'est le signal annoncé par la jeune Indienne. La femme qui vient de l'apporter doit être sa mère ; il y a un air de ressemblance entre elles. Qui sait quand l'assaut sera donné ! Et pas un homme qui y songe ! pas un soldat sous les armes ! Je cours de nouveau chez Clopart ; je lui porterai cette corbeille ; alors peut être il me croira, il ferme-

mera les portes, il fera quelques préparatifs.

Au moment où elle s'élançait hors de la maison pour voler chez le commandant, le négociant entra : il était rayonnant et accourait annoncer à sa famille l'arrivée du vaisseau attendu ; il venait d'entrer au port avec une riche cargaison de quincailleries, de vêtements et de drogueries. Les explications qu'il reçut au sujet de la corbeille rouge troublèrent fort sa jubilation : il devint soucieux et écouta les sourcils froncés ; puis, après avoir consulté les regards inquiets de sa femme et de ses enfants, il prit la résolution d'aller lui-même chez Clopart.

Pendant son absence les deux femmes restèrent pâles et silencieuses attendant comme deux condamnées l'issue de la négociation.

Au bout d'une heure le négociant revint furieux : non-seulement il n'avait pu trouver le commandant, mais encore il avait appris qu'il était parti avec une petite cavalcade pour se rendre chez les

Natchez et festoyer avec eux. Dans sa stupide infatuation, il n'avait rien su imaginer de mieux que d'aller chez les sauvages leur raconter les bruits qui couraient sur leurs desseins hostiles, et leur dire qu'il n'avait nullement peur d'eux.

Le Grand-Chef des Natchez le reçut magnifiquement, l'assura de son inaltérable amitié, et lui prouva que les seuls ennemis de Clopart étaient ceux qui répandaient d'aussi fausses nouvelles. Pour mieux conclure, il lui promit de payer dès le lendemain le tribut promis, et d'évacuer le même jour le village du Pommier-Blanc.

L'exemple des sots a quelque chose de contagieux : le négociant et sa famille, rassurés par la conduite du commandant, se dirent qu'un officier supérieur ne pouvait se tromper aussi grossièrement. Bientôt les jeux des enfants et les éclats de rire des parents remplirent la maison : tout était pour le mieux !

Marguerite descendit au bas de la maison, pour

éviter cette joie importune qui la troublait dans ses sombres réflexions.

Involontairement elle revenait toujours à chercher un moyen de fuir, soit une mort cruelle, soit l'affreuse perspective de tomber au pouvoir du chef sauvage. Elle était bien résolue à tout souffrir pour se soustraire à cette dernière destinée ; mais avant de subir un sort pareil, soutenue par l'énergie de la jeunesse et de l'amour, elle demandait au ciel et à la terre un moyen de salut.

Près du petit jardin où elle errait à pas lents, coulait tranquille et languissante l'eau profonde de la rivière. Dans le lointain on pouvait voir le vaisseau nouvellement arrivé, qui se balançait sur ses ancres, un pavillon tricolore flottant au grand mât.

L'idée vint à Marguerite que ce serait un grand bonheur pour elle d'être à bord de ce navire, à l'abri de tout danger.

Mais comment réaliser ce rêve? comment fran-

chir l'espace liquide qui la séparait de ce bienheureux asile ? Ses regards errants se promenèrent sur l'onde argentée que sillonnaient comme des flèches d'or les derniers rayons du soleil couchant, sur les rives verdoyantes où tremblaient les feuillages au souffle du soir...

Un petit canot, oublié par quelque pêcheur sans doute, s'était accroché aux lianes inclinées sur la rivière, et, sollicité par le cours de l'eau se tourmentait pour fuir avec elle. C'était le salut pour Marguerite : elle n'avait qu'à s'y jeter et à s'abandonner au courant ; après une courte navigation elle aborderait le navire et y trouverait refuge.

Ce ne fut pas sans hésiter qu'elle se décida à tenter une semblable évasion, seule, la nuit, sur la rivière profonde et dangereuse. Mais le souvenir effrayant de Rattlesnake, dont l'amour était plus terrible que la haine, triompha de toutes ces défaillances ; Marguerite prit résolument son parti.

En attendant que le jour fût tombé, elle rentra dans la maison, fit ses petits préparatifs, embrassa tendrement les enfants qu'elle arrosa de larmes amères; puis elle redescendit et épia les moindres bruits, prête à s'élancer au hasard, confiante dans la Providence, dès que le tumulte de l'assaut parviendrait à ses oreilles.

Avant tout, il lui fallait franchir les palissades; elle pût facilement, à l'aide d'escaliers pratiqués dans le sol relevé du jardin, arriver à leur sommet. De cette hauteur elle regarda si le canot était toujours à la même place: rassurée sur ce point, elle mesura de l'œil la profondeur de la rive en dessous d'elle, se suspendit par les mains au sommet des poteaux, et, se laissant glisser, tomba, sans se faire mal, sur le sable humide.

Là, elle écouta, tremblante, dans toutes les directions: aucun bruit humain ne se faisait entendre: dans le lointain espace grondaient les voix basses de l'Océan et des bois; plus près cla-

potait le flot de la rivière contre les flancs du vaisseau ; du navire s'élevaient par intervalles quelques brèves clameurs des matelots vaquant à leur besogne ; plus près encore, les petites vagues venaient mourir sur la grève avec un léger murmure.

Le canot était amarré à deux brasses de distance seulement; il suffit à la jeune fille de faire quelques pas dans l'eau pour être à portée d'y entrer; elle y sauta lestement : le plus difficile était fait.

Mais, au même instant, elle s'aperçut avec une indicible terreur qu'elle n'était pas seule ; un Indien de grande taille se dressa à côté d'elle, prit les avirons et lança l'esquif en pleine eau. Marguerite faillit mourir d'épouvante en reconnaissant Rattlesnake.

— Yeux-Riants ! que veut-elle faire de mon canot ? demanda-t-il.

— Je ne savais pas qu'il fût à vous, murmura-

t-elle, je voulais faire une petite promenade sur l'eau.

L'Indien parut ravi et poussa un grand éclat de rire.

— Moi ramer pour vous... qu'Yeux-Riants n'ait pas peur ! Moi la ramener bientôt.

La frêle barque se mit à voler sous les efforts du vigoureux rameur : Marguerite aurait été précipitée au milieu des flots que son désespoir n'aurait pas été plus affreux : elle se voyait déjà victime et prisonnière dans la sombre hutte du sauvage.

Cependant ce dernier, au lieu de prendre le large, s'approcha du navire et en fit le tour. Cette manœuvre rassura un peu Marguerite ; son dangereux pilote ne paraissait songer à aucun acte de violence. Il se jouait au milieu du flot, conduisant la barque avec une adresse et une douceur infinies, voguant d'une rive à l'autre, faisant évoluer le canot comme un poisson docile. Il riait aux éclats de la frayeur que manifestait la jeune fille, et

cherchait à la rassurer par de douces paroles.

Cette terrible promenade dura environ une heure et demie, mais parut longue d'un siècle à Marguerite. Enfin on arriva au point de départ : l'Indien sauta sur la rive, et aidant Marguerite à le suivre :

— Comment trouvez-vous cela? demanda-t-il ; le canot de Rattlesnake est rapide comme une flèche ! Le Guerrier-Blanc n'est donc pas auprès d'Yeux-Riants ? Ah ! je sais, il a épousé une Peau-Rouge et tout oublié avec elle ! La maison de Rattlesnake est charmante... prenez votre soie qui est pleine des rayons du soleil et venez... venez !

En même temps il la saisit dans ses bras, franchit d'un élan les palissades avec l'agilité d'un écureuil, la déposa doucement dans le jardin, puis bondit de nouveau au dehors en disant :

— Yeux-Riants rentre chez elle... elle n'a aucun mal.

Et il disparut comme une ombre.

Marguerite, plus morte que vive, se traîna jusqu'à sa chambre et se jeta toute habillée sur son lit. Un profond découragement s'était emparé d'elle : évidemment elle était surveillée jour et nuit par son redoutable poursuivant : toute fuite devenait impossible ; elle se sentait perdue. L'Indien n'avait pas voulu profiter de cette occasion où un enlèvement eût été si facile : peut-être avait-il craint d'affronter les canons du Fort qui commandaient le lit de la rivière et auraient fait feu aux cris de la jeune fille ; peut-être avait-il voulu différer son triomphe, jouant avec elle comme le chat joue avec la souris.

En proie à des rêves cruels, elle entendit sonner lentement, l'une après l'autre, toutes les heures de la nuit : lorsque le soleil, comme un chasseur matinal, lança contre les vitres ses premières flèches d'or, la malheureuse enfant resta sans connaissance, étendue sur son lit, épuisée par une longue insomnie et les émotions foudroyantes de la soirée.

VI

LA VEILLE DE LA SAINT-ANDRÉ

VI

LA VEILLE DE LA SAINT-ANDRÉ

La matinée du 29 novembre fut claire et brillante. Jamais le soleil ne s'était levé plus glorieux qu'en ce jour prédestiné au massacre et à l'incendie.

Le commandant Clopart était revenu fort tard dans la nuit, gorgé d'eau-de-vie et de bonne chère, et s'était mis au lit en donnant les ordres les plus minutieux pour que son sommeil ne fût pas troublé avant neuf heures du matin.

Longtemps avant l'aube du jour, tous les villages des Natchez étaient en grande agitation. Vers huit heures, le Grand-Soleil quitta sa tente, et se

mit en marche à la tête des notables et des chefs de la tribu, escorté d'une bande nombreuse de guerriers. Ce cortége, cheminant en grande pompe et avec grand fracas d'instruments, portait de la façon la plus ostensible les denrées promises en paiement du tribut. Un maître des cérémonies, fastueusement vêtu, marchait en tête, balançant en l'air le calumet de paix.

Après avoir paradé sous les murs du Fort, cette foule bruyante y fit solennellement son entrée.

Les conspirateurs avaient, en même temps, pris toutes leurs mesures pour que chaque habitation française, dans un rayon de plusieurs milles, fût envahie par les Indiens, sous divers prétextes pacifiques en apparence. Les uns devaient demander de la poudre, acheter des fusils, des provisions de bouche pour une expédition de chasse; d'autres, apporter des présents; d'autres, acquitter une vieille dette; d'autres enfin, proposer un trafic avantageux de fourrures ou autres objets re-

cherchés. Mille prétextes avaient été inventés pour écarter tout soupçon.

L'atroce musique du cortége alla réveiller Marguerite de sa torpeur; elle sortit tremblante de sa chambrette, et courut au salon: là elle trouva toute la famille ressemblée, regardant par les fenêtres l'étrange spectacle qui accômpagnait tout ce bruit.

— Vous êtes blanche comme la coiffe de nuit de ma femme, lui dit avec un sourire le négociant, en lui tendant la main : venez et voyez combien votre mignonne tête a eu tort de s'effrayer. Voici les Natchez, mais en amis; ils apportent le tribut promis, calumet de paix en tête! je vous le demande, que faut-il de mieux? voilà nos greniers remplis de bonnes provisions pour longtemps.

— Lève-moi bien haut, papa, pour voir les tambours, s'écria le plus âgé des enfants, beau petit garçon de trois ans.

Son père le prit dans ses bras.

— Ils n'ont que de bonnes intentions, j'en suis sûre, dit la jeune mère avec un soupir de soulagement.

— Dieu le veuille ! murmura Marguerite.

Cependant le cortége fantastique s'était porté jusqu'à la maison du commandant : ce dernier, réveillé par le bruit, se montra en costume de nuit, furieux de voir son sommeil troublé. Mais l'aspect des riches présents qu'on lui apportait calma promptement son irritation et la changea en tendresse pour de si précieux amis ; il se dérida sur le champ, grimaça un affreux sourire, et sortant lui-même de sa cave à liqueurs un flacon de brandy, — eau-de-vie — il daigna trinquer avec le Grand-Soleil.

Pendant ce temps les Indiens, tout en dansant et chantant se glissèrent partout dans le Fort ; une bande de guerriers éprouvés se répandit sur les bords de la rivière jusqu'au vaisseau à la riche cargaison.

Plusieurs passèrent devant la maison de Marguerite.

— Comment çà va ? bonjour ! leur cria le négociant en riant.

Leurs yeux de bêtes fauves se tournèrent de ce côté ; Marguerite effrayée recula jusqu'au fond de la chambre.

Une dizaine de sauvages avait passé ainsi, lorsque l'œil inquiet de Marguerite reconnut Rattlesnake qui, avec un autre sauvage, se dirigeait vers la maison ; tous deux, l'air riant et empressé, montraient un coq de bruyère qu'ils apportaient en cadeau. Quoiqu'ils fussent armés chacun d'un fusil, leurs façons étaient amicales. Marguerite s'enfuit dans une pièce voisine, mais le négociant, son fils sur les bras, s'avança sur le seuil de la porte pour les recevoir : le petit garçon poussa des cris de joie lorsque ses petites mains purent saisir les pattes du bel oiseau que Rattlesnake lui abandonna. Le jeune chef pro-

mena à la hâte ses yeux noirs tout autour de lui jusqu'à ce qu'il eut découvert Marguerite dans son coin : la jeune fille crut voir l'enfer s'ouvrir devant elle, ses paupières se baissèrent, elle inclina la tête dans les mains et tomba sur un banc, transie de peur.

A cet instant commença la destruction du Fort Natchez : Clopart souriait, plaisantait, trinquait avec ses rouges convives ; le *baby* gazouillait dans les bras de sa mère ; le soleil était pur, la nature en fête, le bonheur était dans l'air... bientôt le sang et l'incendie allaient rougir la terre !

Une décharge d'armes à feu retentit dans la direction du navire. Chaque guerrier s'approchant à l'aise avait visé son homme à loisir, et l'avait abattu à coup sûr. C'était à la fois le prélude et le signal du massacre : aussitôt, dans toutes les directions, éclatèrent les feux de mousqueterie, si serrés qu'ils paraissaient ne faire qu'un seul coup. Foudroyés à l'improviste, les Blancs coururent

çà et là, poursuivis par une mort inévitable, puis tombèrent en monceaux qui ruisselèrent de sang.

« Les mesures des Indiens avaient été si bien « prises, dit, dans un rapport, le Gouverneur-gé- « néral de la Louisiane, que le massacre desFran- « çais fut accompli en un instant : une dé- « charge de fusils commença et finit le drame. « Dans le château d'un sieur Laloir des Ursins, « huit hommes se défendirent désespérément « pendant toute la journée contre une meute « d'Indiens hurlants; six de ces braves furent « tués, les deux survivants s'échappèrent à la « nuit. Au moment de l'attaque, Laloir des Ursins « arrivait à cheval; il courut au devant de la « mort, et avant de succomber, tua seul quatre « Indiens. Dans toute l'affaire, ces derniers per- « dirent douze hommes seulement, et tuèrent « deux-cent-cinquante Français. Ce désastre fut « dû à la grossière imprudence du commandant « pour lequel ce fût une punition trop douce

« de partager le sort de tous ces malheureux. »

Finissons-en avec Clopart : sa mort fut misérable et honteuse comme sa vie : les guerriers Natchez trouvèrent indigne d'eux de le passer par les armes; ils le firent assommer, comme un chien, à coups de bâton, dans un coin du jardin où il s'était sauvé.

Marguerite, que le bruit de la fusillade avait fait bondir sur ses pieds, entendit la femme du négociant pousser un cri déchirant au bruit d'un nouveau coup de feu ; en même temps le négociant et son petit garçon tombaient baignés dans leur sang, la même balle, lancée par le rifle de Rattlesnake, les avait traversés tous deux. La jeune mère se précipita sur ces deux cadavres, avec la frénésie du désespoir ; Marguerite vit l'enfant se tordre dans les dernières convulsions, le mari immobile et inondé de sang, la femme essayant de prendre dans ses mains tremblantes ces deux êtres chéris : l'horreur et l'effroi para-

lysèrent la jeune fille, elle ne put faire un mouvement ni pousser un cri.

Mais lorsqu'elle vit le compagnon de Rattlesnake arracher l'enfant des bras de sa mère et garrotter celle-ci; lorsqu'elle vit Rattlesnake s'avancer vers elle-même avec une longue corde, elle s'élança convulsivement dans un cabinet où était un fusil, le saisit, et, un doigt appuyé sur la détente, fit face aux deux sauvages, en leur présentant son visage pâle et échevelé, ses yeux bleus, — qui n'étaient plus *riants*, — avec une expression de désespoir implacable. Le chef Indien, dans les scènes de meurtre et de sang auxquelles il avait assisté, n'avait jamais vu tant de courage briller dans les regards d'une femme.

— Déposez cette arme, dit-il d'un ton caressant; il ne sera fait aucun mal à Yeux-Riants; elle sera la compagne d'un Guerrier; elle brodera dans sa hutte avec les rayons du soleil.

Elle écarta ses longs cheveux humides et coucha son ennemi en joue; sa main ne tremblait plus, le souvenir de Maurice l'avait raffermie ; tuer l'horrible sauvage, venger les siens, et mourir ensuite, tel était le vœu ardent de la jeune fille. Le chef s'élança sur elle pour lui arracher le mousquet : sur-le-champ elle fit feu.... mais hélas ! trop tard : la balle manqua la tête, traversa le haut du bras, et alla se loger dans la boiserie.

— Ah ! mon Dieu ! je l'ai manqué ! s'écria Marguerite avec désespoir.

— Brave femme !.... brave, courageuse ! dit Rattlesnake avec admiration, sans paraître s'inquiéter de sa blessure.

Au fond, le chef ne s'irritait point de cette noble résistance ; il trouvait glorieuse la conduite de Marguerite.

En un clin d'œil le fusil fut arraché de ses mains, mille nœuds garrottèrent ses membres ; elle était prisonnière.

Immobile, attérée, elle regarda avec l'apathie du désespoir tout ce qui se passa ensuite autour d'elle. Rattlesnake avisant une pièce d'étoffe, y déchira une bande, la fit appliquer par son compagnon sur son épaule blessée ; puis, tous deux procédèrent au pillage.

Rattlesnake découvrit bien vite le petit cabinet de Marguerite, et forçant sa malle, en retira vêtements, broderies, bijoux, colifichets, qu'il étala dans le salon : d'une main maladroite, il déploya la blanche parure que Marguerite avait brodée avec tant de soins joyeux, tant d'amour, tant de chères espérances. Il tourna et retourna ces objets, les examina en tous sens, avec de grands éclats de rire ; il se sentait gonflé de joie en pensant que sa fiancée, la malheureuse victime, parée de toutes ces richesses, ferait l'ornement de son wigwam, et exciterait l'envie des filles Natchez. Tout à coup l'idée lui vint d'en revêtir sa prisonnière ; à peine cette fantaisie

avait elle germé dans son esprit, qu'il fallut l'exécuter : les mains de Marguerite furent déliées, et, sous peine de voir le sauvage procéder à sa toilette, elle dut obéir à ses ordres. Quand elle eut mis sa robe, l'Indien y ajouta partout des dentelles, des broches, des épingles, jusqu'à ce que la boîte aux bijoux fût complètement vide : un collier de corail le jeta dans l'extase. Enfin, cette barbare et ridicule toilette achevée, il entassa dans une boîte, la soie, le canevas, la laine, les aiguilles, tous les ustensiles de couture, et prit grand soin de les emporter, comme le plus précieux de son butin.

Pendant ce temps l'œuvre de carnage s'accomplissait : les cris des mourants, des femmes, des enfants se mêlaient aux hurlements des sauvages ; horrible concert, digne de cette scène de mort ! La femme du négociant, stupéfiée par le désespoir, cherchait à abriter sur son sein le dernier enfant qui lui restait, mais elle ne pou-

vait y parvenir, ses mains étant liées derrière le dos : dans un coin, gisaient à côté d'elle les cadavres de son mari et de son fils, déjà souillés et foulés aux pieds par la meute des assassins.

Partout régnaient l'horreur, la destruction, le pillage, l'incendie : le vaisseau une fois dépouillé de sa précieuse cargaison fut livré aux flammes. Les sauvages y avaient trouvé plusieurs barils de liqueurs, et s'étaient enivrés de cette *Eau-de-feu*.

Toute la colonie fut brûlée, saccagée et massacrée : un charretier et un tailleur d'habits eurent seuls la vie sauve ; le premier devait servir à conduire les voitures chargées de butin, le second à façonner pour les Indiens les vêtements qu'ils avaient pillés. Les femmes et les enfants avaient aussi été épargnés pour être réduits en captivité.

Le premier soin du grand-chef fut d'expédier de suite à son palais tout le butin, dont il se réservait de faire le partage. Ensuite l'ivresse devint

générale ; enflammés par des excès de tout genre, les sauvages se livrèrent aux plus horribles et aux plus bruyants divertissements. Une danse générale couronna l'œuvre : « Avec des cris et des « contorsions diaboliques, dit un historien, les In- « diens dansèrent jusqu'à la nuit autour des têtes « des Français, empilées comme les boulets de « canon dans un arsenal. Au milieu de cette infer- « nale orgie, surgissaient les plaintes des agoni- « sants, les clameurs des enfants, des femmes, vic- « times auxquelles on avait refusé la grâce du « coup mortel pour les réserver à un sort plus « affreux. »

Rattlesnake et son compagnon faillirent s'entretuer sur le cadavre du négociant, pour se disputer ses dépouilles, surtout un anneau qu'il avait au doigt : ils conduisirent ensuite leurs prisonnières dans la rue. Quant au butin, comme le grand-chef, seul, avait le droit d'en faire le partage, Rattlesnake fut obligé de déposer les effets

de Marguerite dans le lot commun ; mais il avait eu la précaution de cacher dans ses vêtements la soie et les autres petits ustensiles de broderie, auxquels il attachait un prix infini.

L'autre sauvage attacha la veuve du négociant à un poteau, en attendant que le sort lui donnât quelque autre maître. La pauvre mère, aidée de Marguerite, essaya d'allaiter son petit nourrisson : mais ce fut en vain, les sources de la vie étaient taries pour le pauvre être, il ne trouva qu'un sein ruisselant de sang et de larmes.

Les deux malheureuses femmes trouvaient quelque consolation à être ensemble ; bientôt elle leur échappa ; Rattlesnake donna à Marguerite l'ordre de le suivre.

— Non ! répondit-il aux supplications de la jeune fille ; Yeux-Riants sera mieux dans le wigwam de son mari. Si elle restait dans la rue, d'autres guerriers pourraient convoiter la femme de Rattlesnake. Il ne faut pas qu'elle voie ce qui

va se passer ; ma cabane sera plus tranquille et plus calme. Ma mère lui préparera de la nourriture et sèchera ses pleurs. Allons.

Et il partit, la tirant par sa corde, sans lui laisser le temps d'embrasser sa malheureuse compagne. La pauvre enfant fut contrainte de marcher dans le sang, qui maculait sa robe blanche, au milieu des regards flamboyants de cette horde hurlante ivre de liqueurs et de débauche, sous les rayons d'un soleil ardent.

Son ravisseur l'entraînait à grands pas, tout fier de sa conquête, et orgueilleux de voir entre ses mains une fille aussi belle, aussi bien parée : qu'importait au sauvage que sa captive trébuchât sur les cadavres, et le suivît à grand'peine, folle de terreur et de désespoir ?... La joie, — joie de la bête fauve emportant sa proie, — l'absorbait tout entier.

A quelque distance du Fort, ils trouvèrent un cheval attaché à un arbre : Rattlesnake plaça

Marguerite sur son dos, saisit la corde et courut devant avec une telle rapidité que le poney fut obligé de prendre le galop. La courte distance qui les séparait du village fut bientôt franchie. Pendant le trajet, mille visions échevelées de fuite, de mort, de misères, assaillirent Marguerite, rendant son désespoir plus amer lorsqu'elle revenait à la réalité.

Une seule pensée la calma un peu : dans son nécessaire à broderie, il y avait un poinçon en forme de poignard ; elle demanda son nécessaire à l'Indien, y prit furtivement ce stylet et le cacha dans son sein : avec cette arme improvisée, elle pouvait se tuer avant de subir les odieuses tentatives de Rattlesnake.

Ce dernier ne soupçonnait même pas cette résolution désespérée : ses mœurs sauvages n'admettaient point une telle délicatesse de sentiments ; habitué à voir traiter ainsi les femmes de sa race, il traitait Marguerite comme elles, ne

sachant mieux faire, ne pensant pas qu'on pût faire mieux. Au fond, il éprouvait pour cette jeune fille un respect involontaire mêlé d'amour, et il s'efforçait, à sa manière, de la consoler, d'adoucir sa captivité, de la disposer favorablement à son égard.

— Mère ! dit-il en arrivant auprès d'une grande et belle cabane, je vous amène une fille, traitez la bien.

Marguerite engourdie par ses liens et les secousses de la course rapide, chancela en mettant pied à terre.

La vieille femme la soutint en disant :

— Elle est la bien venue.

La jeune fille reconnut en son hôtesse, celle qui était venue la demander en mariage.

L'attaque du Fort étant restée secrète, surtout pour les femmes Natchez, la mère de Rattlesnake était extrêmement surprise de ce qui arrivait, mais elle n'en fit rien voir. Après une brève con-

versation avec son fils, dans la langue Indienne, elle fut au courant de la situation, et instruite de ce qu'elle avait à faire. Le jeune chef détacha les mains de la captive qui était restée sur le seuil, pâle et froide comme une statue de marbre: ensuite il lui plaça les cordes aux pieds, les fixa solidement à un tronc d'arbre servant de siége, recommanda fortement à sa mère d'avoir bien soin de « sa femme », et enfourchant le cheval repartit au grand galop pour le Fort.

La vieille Indienne offrit aussitôt à Marguerite un breuvage, du gibier rôti, du grain cuit au four. La pauvre captive secoua la tête, en signe de refus ; il lui aurait été impossible de prendre une bouchée ; sa main droite resta convulsivement crispée sur le stylet qu'elle cachait dans sa poitrine, pendant que ses yeux parcouraiént avec anxiété le logement qui lui servait de prison.

Cette cabane, une des plus confortables du village, se composait de deux pièces, dont une por-

tion était isolée par une tenture moëlleuse faite en roseaux tressés avec des plumes ; ce tissu élastique et d'une finesse incroyable était décoré de fourrures qui le divisaient en bandes symétriques : peu de salons civilisés possèdent des tapis aussi splendides. Derrière ces cloisons mouvantes étaient les lits de la famille. Dans une encoignure bâtie en troncs d'arbres liés par du mortier se trouvaient toutes sortes de provisions de bouche entassées avec ordre ; à côté, de nombreuses poteries, servant de vaisselle pour la cuisine, s'étalaient sur une espèce de dressoir. Partout régnaient un ordre et une propreté admirables il était aisé de voir que les Natchez, avec leur goût naturel, avaient très bien su s'approprier les manières civilisées des Français leurs voisins.

La vieille femme ayant remis à leur place les vivres que Marguerite avait refusés, s'assit par terre, sur le seuil de la porte, et entreprit de confectionner une paire de mocassins qu'elle cou-

sait avec une énorme aiguille faite de l'os d'une jambe de héron. Mais il y avait dans l'air une émotion considérable causée par les grands événements de la journée : Les commères Indiennes survenaient sans cesse, et dérangeaient la vénérable matrone qui, du reste, ne demandait pas mieux.

Elles arrivaient, en groupes, causant et gesticulant avec animation ; quelques-unes s'arrêtaient pour regarder avec envie et curiosité la jolie captive dans sa blanche parure « douce comme le duvet des cygnes, transparente comme l'eau, » disaient-elles.

Il n'était pas difficile à Marguerite de deviner quelle joie animait cette peuplade sauvage ; l'espérance d'avoir une large part dans ces riches dépouilles faisait briller leurs yeux noirs ; elles interrogeaient curieusement chaque arrivant du Fort ; plusieurs même y allèrent en toute hâte ; d'autres se portèrent en foule au wigwam du

Grand-Soleil pour y admirer toutes les richesses dont elles convoitaient leur part.

La vieille femme était désolée de n'en pouvoir faire autant : mais la consigne donnée par son fils la retenait à son poste. Ce fut donc en murmurant et en grommelant qu'elle continua son rôle de gardienne ; pour se dédommager, elle lança des regards féroces à Marguerite chaque fois que celle-ci faisait un mouvement.

La triste prisonnière eut un moment d'espoir : dans la foule féminine qui continuait à la dévorer des yeux elle crut entendre une voix de connaissance ; au même instant elle aperçut Tree-la-lu mêlée aux curieuses. Un flot de sang monta à son visage et rendit à ses joues leurs couleurs ; puis elles pâlirent de nouveau. La jeune Indienne avait passé sans annoncer par le moindre signe qu'elle l'avait reconnue.

— Ne pouvez-vous rien faire pour me sauver ?.. vous qui avez parue être mon amie !

s'écria Marguerite en se tordant les mains.

Petit-Oiseau passa avec ses compagnes, le regard indifférent, le visage impassible, comme si elle n'avait rien entendu. Marguerite retomba dans la nuit du désespoir.

Les lentes heures de la captivité s'écoulèrent, le soir approcha d'instant en instant, Rattlesnake pouvait arriver... Marguerite pensa à mourir auparavant, pour se soustraire à une poursuite affreuse. Une joie mélancolique s'empara d'elle en songeant qu'au moins Maurice était sauvé, lui ! S'il eût été au Fort, il aurait péri victime de quelque lutte sanglante, et, comme le malheureux négociant, il n'aurait pu protéger celle qu'il aimait.

— Ah ! Maurice ! Maurice ! murmura-t-elle, résignée, vous ne saurez jamais que votre pauvre petite cousine vous a suivi à travers l'Océan... vous ne saurez pas son horrible sort... elle qui vous aimait tant ! vous l'oublierez : Si vous allez

en France, ne l'y retrouvant plus, vous direz « Elle est infidèle » et vous en épouserez une autre... et vous serez heureux...

A ces pensées, des larmes amères coulaient sur ses joues pâles et jusque sur sa robe moins blanche que son pauvre visage désolé.

Quand le crépuscule fut venu, la vieille Indienne quitta son travail et s'approcha d'elle pour l'inviter de nouveau à manger ou à boire. Sa voix et ses allures parurent si douces à Marguerite qu'une lueur d'espoir l'engagea à solliciter la liberté.

— Je ne suis point faite, lui dit-elle, pour être l'épouse de votre fils, ni pour vivre parmi votre peuple. Laissez-moi m'en aller et partir pour la Nouvelle-Orléans par le plus prochain navire. Vous serez tous deux généreusement récompensés. Le gouverneur Périer vous donnera pour moi une magnifique rançon. J'ai un parent qui est riche ; il vous donnera un monceau d'argent!

des centaines de dollars ! Je vous en supplie persuadez votre fils.

— Il fera ce qu'il voudra, repartit l'Indienne, malgré tous les conseils de sa mère ; sa fantaisie est aujourd'hui pour une Face-Pâle, il ne la changerait pas pour une montagne d'or. Pour moi, je serais contente du marché que vous me proposez. — Et la vieille femme se mit à rire.

— Eh bien ! laissez-moi fuir, s'écria Marguerite, croyant appuyer une secrète intention de sa gardienne ; laissez-moi disparaître ce soir ! vous direz que je me suis échappée. Je vous jure, si je parviens à rejoindre mes amis, que je vous comblerai d'argent.

— Impossible ! répondit froidement la vieille, si vous vous sauviez mon fils me tuerait ; la nuit est proche, il ne tardera pas à être ici. Il est de noble race, pourquoi ne voudriez-vous pas l'épouser ? Les Français ont tous disparu maintenant, comme les feuilles que le vent emporte dans les

bois : Il n'y en aura aucun qui ose de nouveau traverser le grand lac d'eau salée, maintenant que les hommes-rouges ont fait connaître leur force. Soyez donc contente d'être avec nous ; vous le verrez, il fait bon être Natchez.

En parlant ainsi, l'Indienne souleva Marguerite dans ses bras comme elle eût fait d'un enfant, puis la recoucha, en ajoutant :

— Vous n'êtes guère disposée à une noce : je vais vous composer avec des herbes un breuvage qui vous donnera des forces.

Marguerite, pour toute réponse, plongea, avec un gros soupir, sa tête dans le lit. La vieille se plaça hors de la cabane, en face de la porte, de manière à ne pas perdre de vue la prisonnière : là elle alluma un petit feu sur lequel elle fit bouillir des herbes sèches qu'elle avait prises aux provisions suspendues contre les murs de la maison.

Quand elle apporta son infusion, Marguerite

se sentit tentée de la boire pour ranimer un peu sa vigueur et conserver la force de se servir du stylet quand le moment serait venu. Une pensée soudaine l'arrêta : si ce breuvage était empoisonné!... Mais non! il n'y avait pas à espérer un pareil bonheur. Ce devait être un narcotique destiné à abattre sa surexcitation nerveuse et à la plonger dans un profond sommeil. Habile, comme tous les sauvages, en connaissances médicinales, la vieille matrone, d'accord avec son fils, voulait réduire à l'inertie la malheureuse captive, pour paralyser même sa frêle résistance.

Marguerite frissonna à l'idée de s'endormir dans l'antre du tigre; mais, ne voulant pas irriter sa geôlière, elle usa de ruse.

— Bonne mère, dit-elle, si vous voulez, je mangerai quand j'aurai bu.

Satisfaite de ce premier symptôme de soumission, la vieille courut chercher de la nourriture; mais dès qu'elle eût le dos tourné, la jeune fille

vida prestement derrière le lit le contenu du verre; quand l'Indienne revint, elle lui tendit le vase vide, en s'essuyant les lèvres comme quelqu'un qui vient de boire.

— C'était bien bon, dit-elle, je vais manger volontiers.

La matrone se mit à rire d'un air de satisfaction :

— Bien ! dit-elle ; Yeux-Riants va devenir Natchez tout à l'heure : la pierre qui l'écrase s'envolera, elle rêvera de la terre des Esprits.

Ces dernières paroles confirmèrent Marguerite dans l'idée qu'on avait voulu lui faire prendre un narcotique. Pour mieux tromper la surveillance de sa gardienne, elle mangea avec une apparence d'appétit; ensuite, manifestant une invincible envie de dormir, elle s'étendit sur le lit, ferma les yeux et resta immobile.

Mais au milieu de ce repos simulé, toutes ses facultés demeuraient éveillées avec une appréhension extrême; ses oreilles saisissaient le moindre

bruit avec une nerveuse sensibilité; sa vue, par rapides intervalles, sondait fièvreusement l'obscurité; le plus vague frisson dans l'air la faisait tressaillir : et, tout en serrant le poignard entre ses deux mains croisées sur sa poitrine, tout en conservant l'immobilité d'une fiancée froide et morte dans le lit nuptial, elle prenait sur elle de rendre sa respiration égale et douce.

Trois ou quatre fois la vieille Indienne vint, sur la pointe des pieds, examiner sa prisonnière; complètement dupe de l'innocente ruse, elle ne revint plus et s'assit sur le seuil de la porte, attendant le retour de Rattlesnake.

Marguerite aussi, l'attendait... pour s'enfoncer le stylet dans le cœur.

VII

PETIT-OISEAU

VII

PETIT-OISEAU

L'ombre allait s'épaississant ; les femmes Indiennes, agiles et ardentes comme des panthères, se ruaient à la curée des dépouilles françaises, et prenaient une part bruyante à ce festival de la mort. Le tumulte retentissait sur toute la plaine, croissant à mesure que le jour fuyait.

Marguerite, étendue comme une morte sur le lit de Rattlesnake, entendit la conversation de deux femmes sur le seuil de la porte : elle distingua la voix de Petit-Oiseau, et se mit à écouter avec anxiété; mais la causerie avait lieu en langue indienne, Marguerite ne put rien comprendre.

Bientôt Petit-Oiseau se mit à parler en mauvais Français comme le jargonnaient toutes les peuplades voisines du Fort. La prisonnière pensa aussitôt que ce changement d'idiôme était à son intention : elle écouta de son mieux.

— Je viens du Fort, disait Petit-Oiseau, les hommes ont bu énormément de *brandy*; ils dansent et chantent autour des têtes des Français; la plupart sont ivres et tombent çà et là ; bientôt ils le seront tous.

— Je voudrais bien, grommela la vieille, que mon fils se hâtât de revenir et de m'apporter de l'*Eau-de-feu;* je suis singulièrement ennuyée de croupir ici, loin de la fête.

— Votre fils a bu de l'*Eau-de-feu* moitié plus qu'il n'en peut supporter : il ne sera pas de retour avant cinq ou six heures d'ici ; pas même pour voir *sa femme,* comme il l'appelle. Dort-elle ?

— Comme un ours en hiver, répliqua la matrone en riant ; elle dormira jusqu'à ce qu'il revienne,

quand ce ne serait que demain : elle est outrée de fatigue. Bah ! que je m'ennuie ici à faire le chien de garde !

— Si elle dort aussi profondément, il n'y a aucun danger qu'elle fuie : vous seriez bien sotte de vous abrutir ici pendant que tout le monde s'amuse. Allons donc voir ce qui se passe au grand *square* du chef ; c'est là qu'on trouve de belles et bonnes choses ! habits, parures, souliers, étoffes colorées ! ah ! il faut voir tout cela !

— Si elle venait à se sauver, dit la vieille, hésitant devant la tentation, mon fils ne me le pardonnerait pas ; il me tuerait dans sa colère !

— Ils ont apporté un beau miroir qui était dans la chambre du chef blanc, continua Petit-Oiseau ; vous pouvez vous y voir toute entière. Toutes les femmes sont là. Allons-y ! quelle folie de ne pas voir une si belle chose ! votre fils ne reviendra pas de longtemps : il ne peut quitter la danse de guerre. D'ailleurs, saura-t-il que vous vous

êtes absentée un moment. Et puis, la Face Pâle dort profondément.

— C'est pourtant vrai, murmura la vieille; en outre elle a les pieds liés; alors même qu'elle s'éveillerait, elle ne pourrait fuir.

— Enfin! où irait-elle?... elle ne ferait pas deux enjambées sans être prise. Bah! courons vite! Il faudra nous regarder dans cette merveilleuse *Eau Brillante* qu'entoure un cadre d'or; profitons de l'occasion; sans doute que le Grand-Soleil voudra le garder dans son wigwam.

Incapable de résister, la mère de Rattlesnake se leva, et, après avoir donné un coup d'œil à la captive toujours immobile, partit avec sa compagne. Petit-Oiseau s'aperçut au bout de quelques pas, qu'elle avait perdu sa belle ceinture en peau de porc-épic et revint en courant la chercher.

— Vite! réveillez-vous! murmura-t-elle en se penchant sur le lit de Marguerite.

— Je suis réveillée· je n'ai pas cessé de l'être·

— Voilà un couteau. Quand nous serons éloignées depuis quelques instants, coupez vos cordes. Il fera nuit. Sortez, regardez partout : s'il n'y a personne bondissez comme un daim; trois cabanes sont à gauche, entrez dans celle qui a un linge blanc suspendu à la porte, cachez-vous dans mon lit; je serai de retour avant que la lune se couche.

Au même instant la jeune Indienne s'élança vers la vieille femme qu'elle rejoignit en balançant en l'air la ceinture qu'elle venait de retrouver. La ruse avait pleinement réussi.

Non! ce n'était point un rêve! Marguerite le tenait, le couteau; on lui avait réellement dit des paroles amies! elle allait être libre! après avoir fièvreusement attendu pendant environ dix minutes, elle se leva, trancha ses liens, courut à la porte, et écouta en regardant dans l'ombre.

Tout était silencieux et désert, dans cette partie du village. Çà et là, de rouges lueurs lancées par les lointains incendies plongeaient dans le feuillage

sombre : Marguerite tremblait d'être trahie par les reflets de sa robe blanche ; elle aurait donné l'univers pour être vêtue comme Petit-Oiseau ; mais, hésiter c'était perdre une occasion précieuse, qui ne se représenterait plus. Elle adressa au ciel une fervente prière et se glissa dehors comme une ombre.

Au bout de quelques pas elle aperçut à gauche les trois maisons dont avait parlé Petit-Oiseau ; à l'une d'elle flottait le blanc signal convenu ; rien ne troublait la solitude et le silence...Marguerite entra, éperdue, et alla tomber sur un lit. Elle chercha avec la main, à reconnaître si elle était dans celui de Tree-la-lu.

Les lits des Natchez, nous l'avons dit, étaient des espèces de coffres profonds d'environ deux pieds, remplis de roseaux nattés. Marguerite s'aperçut que les tresses avaient été écartées d'avance et une cavité préparée dans le fond pour qu'il fut facile de s'y cacher : elle se blottit sous les

nattes qu'elle ramena de son mieux sur elle, et demeura immobile, retenant sa respiration.

Au bout de quelques instants plusieurs femmes passèrent, regagnant leur logis. Parmi elles était la mère de Rattlesnake revenant furtivement à son poste, inquiète comme un enfant échappé sans permission, tant était profonde, chez les Natchez, l'abjection des femmes vis à vis de leurs seigneurs et maîtres.

Petit-Oiseau s'arrêta sur sa porte, d'un air indifférent, laissa la vieille continuer son chemin ; puis, lorsqu'elle fut seule, s'élança vers son lit et le fouilla en demandant :

— Es-tu là ?

Elle ne reçut aucune réponse, mais ses mains sentirent le corps de la fugitive, tout palpitant dans son immobilité. A peine cette vérification était-elle faite, que la vieille accourut hors d'haleine en criant :

— L'Oiseau blanc s'est envolé!... que vais-je devenir? mon fils me tuera!

— Envolé! exclama Tree-la-lu avec l'accent de la plus vive surprise; mais c'est impossible! à moins que ce ne soit un esprit! Ses pieds n'étaient-ils pas liés? Vite! allumons des torches, cherchons partout! elle ne peut être loin. Allons! allons! cherchons vite!

— Courons! courons! alerte! alerte! criait de son côté la vieille Indienne faisant un tel vacarme que tout le village fut aussitôt en émoi.

On alluma des feux, on fouilla toutes les cabanes. Chaque femme mettait une ardeur incroyable à ramener la victime aux mains de ses bourreaux. Quand on eut fouillé toutes les huttes, on se répandit partout, dans le bois, dans la plaine, on envoya des messagers aux autres villages pour signaler l'évasion.

Personne ne se donna plus de mouvement que Tree-la-lu, pas même la mère de Rattlesnake.

Elle se montrait outrée devoir un guerrier tel que Rattlesnake perdre une femme si courageusement conquise.

La mère de Petit-Oiseau était morte; son père et ses frères étaient au Fort; sa maison était donc vide. Elle alluma une torche, fouilla en présence de témoins son logis du haut en bas, bouleversa tout et eut soin d'entasser beaucoup de choses sur son lit.

Quand tous les efforts furent reconnus vains, elle émit l'opinion que cette prisonnière Face Pâle devait être un esprit surnaturel que sa robe blanche avait emportée dans les cieux, où elle s'était changée en un des nuages argentés qui volaient dans l'espace.

Cette idée, comme toutes celles qui mettent en jeu le mystère et la superstition, fut religieusement adoptée par toute la bande féminime; elle parut l'explication la plus simple et la plus vraie de cette disparition inexplicable.

Ce fut un grand soulagement pour la vieille matrone qui, pour conjurer l'orage, résolut aussitôt de raconter une longue histoire à son fils. — Elle avait vu soudainement la prisonnière s'élever... s'élever en l'air; courant à elle, et la saisissant même par les pieds, elle avait inutilement cherché à la retenir; ses mains n'avaient senti qu'une vapeur froide comme le brouillard de la nuit, et la blanche fugitive poursuivant sa course aérienne avait disparu dans la profondeur du ciel. Et — dans son opinion, — il fallait ne plus songer à cet être nuageux qui se changerait en vapeur lorsqu'il lui plairait; mille fois mieux il valait vivre heureux auprès d'une sensible, aimante, et industrieuse fille comme Tree-la-lu, que toujours on aurait en vue, même en fermant un œil.

Cette dernière ne manqua pas d'applaudir à une légende dont la moralité lui convenait si bien.

Il fut convenu qu'on ne dirait pas mot de l'ab-

sence que s'était permise la vieille : toutes les femmes jurèrent le secret. C'était, pour le sexe faible, une belle occasion de prendre une revanche contre le sexe fort ; aucune des complices n'aurait eu garde d'y manquer. Toutefois on jugea prudent de dépêcher un messager à Rattlesnake pour lui faire savoir l'événement.

Tout étant ainsi réglé, Tree-la-lu rentra chez elle, fort désireuse de savoir comment se trouvait la fugitive qu'elle avait si hasardeusement prise à sa charge. Le silence et l'immobilité de Marguerite dont elle n'avait pu s'informer que dans l'obscurité, l'avaient un peu inquiétée, elle la croyait morte. Ce n'eut pas été, du reste, un chagrin pour elle, car tout ce qui avait été fait pour la sauver était l'œuvre de la jalousie, non de l'amitié.

Brisée par les foudroyantes émotions qui l'avaient assaillie depuis deux jours, Marguerite avait été moins forte pour supporter l'espé-

rance que le désespoir; elle s'était évanouie en tombant dans le lit sauveur de Petit-Oiseau.

Bientôt revenue à elle par les soins de cette dernière, elle reçut de la nourriture, quelques gouttes de rhum et d'eau mêlés ensemble; ensuite Tree-la-lu arrangea les nattes de manière à la bien cacher sans l'étouffer, et lui dit :

— Dormez et reposez sans crainte; vous avez besoin de repos.

Puis elle la quitta brusquement pour aller s'asseoir devant la porte de la cabane.

Là, des flots de pensées tour à tour amères et triomphantes inondèrent le cœur de la jeune Indienne. Dans sa passion pour Rattlesnake elle rapportait tout à lui... Quelle fureur! quel désappointement! lorsqu'il trouverait la cage vide et l'oiseau envolé..... — C'était une joie pour Tree-la-lu d'y penser. — Et cette Face-de-Lys qui avait fait tourner la tête et le cœur du guerrier Indien... si elle mourait des mains de sa rivale...,

quelle douce vengeance ! Oui ! mais la colère de Rattlesnake serait telle que son indifférence se changerait en haine, et tout amour serait fini entre lui et Tree-la-lu, alors que celle-ci ne visait qu'à regagner son affection. — Pourquoi ne reviendrait-il pas à elle ce regretté Rattlesnake ? La Face Pâle n'était-elle pas d'une race étrangère, haïe des Natchez. Tree-la-lu, au contraire, n'était-elle pas du bon sang Indien... rouge et fier ?.... Les fils du Chef devaient-ils donc avoir dans les veines le sang empoisonné de ces intrus balayés en une nuit par les Natchez ! !

Tour à tour agitée par ces sentiments divers, la jeune Indienne souriait, pleurait ou frissonnait pendant que ses yeux lançaient des flammes. Quelques plaintes murmurées par Marguerite pendant son pénible sommeil lui arrachèrent un dédaigneux sourire, tout plein de haine, de jalousie, de mépris.

Si Marguerite eût pu lire dans cette âme sau-

vage et passionnée, elle aurait tremblé pour l'avenir, et n'aurait point osé bénir cette main ennemie qui la sauvait par haine seulement.

Sa rêverie fut troublée par le bruit d'une horrible dispute entre Rattlesnake et sa mère. Ce dernier, en recevant le message qui lui annonçait l'évasion de Marguerite, était accouru ivre de sang, de liqueurs et de colère. Tree-la-lu comprit sans peine à leurs voix irritées la scène qui se passait entre eux. La vieille femme tremblant de la tête aux pieds, mais comprenant que son salut dépendait de l'assurance avec laquelle elle se défendrait, récita sa fable avec une audace entêtée que rien ne pût ébranler :

— ... Et enfin, cria-t-elle hors d'elle-même, si vous ne voulez pas croire votre mère qui vous a nourri de son sein et porté dans ses bras, demandez à Petit-Oiseau ; elle vous affirmera que mes paroles sont vraies comme le soleil qui se lève chaque jour.

— Petit-Oiseau ! ah ! ce démon ! hurla Rattlesnake que le soupçon traversa comme un éclair. Vous avez manœuvré ensemble ! Elle est jalouse et sournoise. Ugh ! je vous brûlerai vives toutes deux !

— Les colombes des bois ne la valent pas, mon fils. Elle passait, par hasard devant notre hutte, comme j'appelais au secours ; elle a vu le nuage d'argent qui fuyait dans l'air.

Rattlesnake, sans répondre, se tourna vers la cabane de Tree-la-lu. La lueur d'un feu de joie donnant en plein sur sa porte, où elle était assise, l'éclairait comme la clarté du soleil.

La jeune fille frissonna jusqu'au fond de l'âme en rencontrant le regard sanglant de Rattlesnake. Elle pressentit une scène terrible, et pour cacher son trouble elle ferma les yeux.

La fureur, l'ivresse, l'exaltation du carnage, avaient fait du beau Rattlesnake un être hideux, effrayant, terrible comme Lucifer lui-même. Il

s'avança vers la jeune Indienne tête baissée, avec une allure de tigre, les yeux flamboyants au milieu de son rouge visage, pendant qu'une ceinture de chevelures saignantes se balançait autour de lui. C'était une bête féroce animée de l'intelligence humaine.

La fille Natchez son amoureuse, le trouvait beau, grand, admirable, quand même, à travers ses paupières fermées.

— Où est Yeux-Riants ? demanda-t-il d'une voix sifflante, son couteau à la main.

— Là... répondit brièvement Tree-la-lu en montrant du doigt, un léger nuage blanc qui flottait dans le lointain couchant.

— Vous mentez !

— Si le cœur d'un guerrier ne se sent brave que pour insulter Petit-Oiseau, c'est bien ! Il dit vrai. — Elle ment.

— Je ne suis pas fou ! Les filles Françaises n'ont pas plus d'ailes que les Natchez. Elle n'a pu

s'envoler. Vous cherchez à jeter un voile sur mes yeux.

— Ils ne sont point encore obscurcis, vos yeux, ah !... Eh bien ! servez-vous de leur finesse..... trouvez-la.

Exaspéré, Rattlesnake la frappa à la joue, du plat de son couteau, avec une telle violence que le sang jaillit, et la jeune Indienne alla tomber au milieu du chemin. Ensuite il entra dans la hutte qu'éclairait parfaitement le feu de joie : après avoir soigneusement fouillé jusqu'aux moindres recoins, il remarqua quelque désordre suspect auprès du lit : s'approchant aussitôt il se mit à le bouleverser.

Le cœur de Tree-la-lu bondissait dans sa poitrine : Rattlesnake souleva quelques nattes et les jeta au milieu de l'appartement ; mais ne trouvant rien il fit deux pas pour s'en aller. Un dernier soupçon le ramena auprès du lit, il plongea brutalement son long couteau dans les roseaux....

Tree-la-lu ne put retenir un cri perçant.

— Qu'y a-t-il ? fit le chef.

— Un serpent vient de se glisser sur mon pied, il m'a fait peur, répondit la jeune Indienne respirant à peine, mais d'une voix qu'elle eût la force de rendre égale et tranquille.

VIII

L'ESPRIT BLANC

VIII

L'ESPRIT BLANC

La destruction du Fort fut célébrée pendant plusieurs jours par des fêtes, des débauches et des excès de toute sorte. Les Natchez étaient persuadés que tous les Français avaient péri dans chaque localité du territoire ; ce qui serait infailliblement arrivé si la main hardie de la jeune Indienne n'avait soustrait, dans le temple, plusieurs branches au faisceau sacré, et n'avait ainsi détruit le concert simultané des tribus sauvages. Les Indiens, gorgés d'*eau-de-feu,* de provisions et de richesses pillées dans le Fort, se livrèrent sans

réserve aux premiers enivrements du triomphe.

Mais, la réflexion vint, et la crainte de n'être pas entièrement débarrassés de leurs ennemis leur inspira le projet d'une dernière campagne qui devait être décisive.

Le fameux capitaine Saint-Denis, (dont l'histoire bien connue à la Louisiane peut rivaliser avec les plus étranges conceptions d'un roman), était commandant d'un fort Français, établi chez les Natchitoches. C'était à son service que Maurice Cantarelle était engagé. Saint-Denis avait su par sa prudente et courageuse habileté, se concilier l'amitié des Blancs et surtout celle des tribus Indiennes : à cent milles à la ronde il était l'arbitre de tous les différends, le conciliateur de toutes les querelles, le père et le protecteur des faibles, l'ami de tous.

C'était, en outre, un rude homme de guerre, et les Natchez tremblaient de le voir arriver un jour avec de bonnes troupes, tomber sur eux comme la

foudre, et venger le malheur de ses concitoyens. Il ne manquerait pas d'avoir pour alliés les Texans et les Comanches, deux peuplades puissantes, irréconciliables ennemies des Natchez.

Ces derniers formèrent donc la résolution de prendre les devants, et de surprendre Saint-Denis par une attaque nocturne, préparée dans le plus grand secret. Cent cinquante guerriers, choisis parmi les plus éprouvés, furent désignés pour cette expédition dont Rattlesnake était le chef. Sa bravoure bien connue, son adresse et son agilité extrêmes, ainsi qu'un instinct belliqueux remarquable, l'avaient désigné d'avance à ce poste difficile.

Il l'avait, du reste, sollicité lui-même. Depuis l'évasion de Marguerite, il était tombé dans une mélancolie morose, bien opposée à son caractère ouvert et enjoué. Les matrones du village affirmaient qu'il était victime d'un maléfice lancé par la belle Face-Pâle disparue dans les régions

lunaires. Sa propre mère qui, à force de raconter sa fable, avait fini par y croire sincèrement, partageait cette opinion lamentable, et répétait sans cesse à voix basse que son fils avait été ensorcelé. D'autres lui reprochaient plaisamment de se métamorphoser en femme. Aux expressions de pitié ou de sarcasme, le beau ténébreux ne répliquait rien, et avec une patience exemplaire retombait dans ses noires rêveries. Il avait fini par être l'objet d'une sorte d'aversion craintive.

Un jour, secouant sa torpeur, et sentant le besoin de se réhabiliter aux yeux des siens, il prit une grande résolution et se mit en avant pour l'expédition projetée contre Saint-Denis.

Malgré l'animation nouvelle que jetèrent dans son existence ces projets belliqueux, il ne put se défaire du touchant souvenir de Marguerite : c'était encore pour lui un plaisir amer, d'errer au milieu des ruines du Fort, dans la rue où il avait aperçu pour la première fois la jeune fille, et de

rêver seul aux entretiens qu'il avait eus avec elle.

La veuve du négociant n'avait pas tardé à succomber aux indignités cruelles dont elle avait été victime; Rattlesnake recueillit son petit enfant, et voulut que sa mère en prît tout le soin imaginable : c'était pour lui comme un vivant souvenir de celle qu'il avait perdue.

L'ardeur guerrière du jeune chef avait encore une autre cause restée secrète; et celle-là était la plus puissante. Bien convaincu que Marguerite n'avait point disparu dans les nuages, il pensait qu'elle avait fui au hasard dans les bois, ou qu'elle avait suivi le cours de la rivière. Cette dernière hypothèse prenait plus de consistance dans son esprit, lorsqu'il se rappelait sa tentative nocturne la veille de l'attaque. En même temps il sentait une jalousie féroce le mordre au cœur, lorsqu'il réfléchissait qu'elle n'avait pu aller bien loin sans tomber entre les mains de quelque

tribu riveraine du fleuve : il frémissait de rage en se la représentant esclave et femme de quelque Indien plus heureux que lui. Enfin, eût-elle réussi à déjouer tous les périls, et à regagner le territoire des Natchitoches..... c'était là qu'était son cousin Maurice, ce rival détesté, auprès de qui elle vivait heureuse.

Tuer le rival, reprendre Marguerite, tel était l'unique but de Rattlesnake ; il était atteint si l'expédition projetée réussissait. De là venait la résurrection du jeune chef aux sentiments belliqueux.

Les préparatifs ne furent pas longs : la petite troupe, abondamment fournie de vivres, de munitions et d'armes pillées dans le Fort, se mit en route par une nuit sombre et orageuse de décembre. Une flottille de canots avait été préparée, elle s'abandonna silencieusement au courant du fleuve ; l'intention de la petite troupe était de quitter la rivière au point du jour, pour se jeter dans les bois, au travers desquels on gagnerait le

territoire des Natchitoches situé à une centaine de milles vers l'ouest. Pour n'être point découverts par les tribus Indiennes disséminées sur la route, les Natchez ne devaient marcher que la nuit, à moins que des fourrés épais ne vinssent leur offrir un couvert impénétrable.

Ils naviguèrent ainsi pendant près de trois heures, silencieux à la manière Indienne, et ne négligeant aucune ruse pour dissimuler toute trace de leur passage. La pluie tombait par torrents, au point de submerger leurs frêles canots d'écorce : la foudre grondait et les éclairs sillonnaient l'ombre que leurs lueurs fugitives rendaient plus épaisse encore. On ne voyait, par intervalles, que les arbres fouettés par le vent, les longues lianes échevelées cinglant l'air au gré de la tempête ; on n'entendait que le mugissement monotone des eaux clapotantes, ou les sifflements de l'orage à travers les branches tourmentées.

Rattlesnake était dans un canot d'avant-garde

avec six des meilleurs guerriers; quoique habile rameur, il avait laissé ses avirons aux autres; accroupi sur l'avant, le front plongeant dans la tourmente, il se perdait dans de sombres pensées, pendant que ses yeux d'aigle cherchaient à percer l'obscurité noire.

Tout à coup il se leva d'un bond si violent que l'embarcation faillit chavirer. Ses compagnons le regardèrent surpris; il se penchait vers le fleuve, le doigt tendu vers un point éloigné, les cheveux épars, laissant flotter au vent le manteau de fourrures qui abritait sa haute taille.

— Voyez! voyez! murmura sa voix frémissante et contenue.

Une éblouissante traînée d'éclairs venait de s'éteindre. Les guerriers regardèrent vainement; la nuit, avec ses ténèbres palpables, leur cachait la nature entière.

— Je la vois! je la vois! poursuivit Rattlesnake avec une exaltation croissante.

La foudre gronda de nouveau, précédée de ses brillants messagers ; le lit du fleuve en fut illuminé, mais les perçants regards des Natchez ne purent rien découvrir.

Rattlesnake se rassit, et comprimant avec sa main les battements de son cœur :

— Je l'ai vue ! répéta-t-il, ce n'est pas une illusion. Elle nous suit sur les eaux, dans un petit canot ;... sa robe blanche flottant en l'air comme la voile d'un esquif ;... sa belle chevelure ondulant au souffle de la nuit !... Par le feu du ciel ! je l'ai vue, comme je voyais ma mère avant-hier !

— Il vient d'avoir une vision, dit à voix basse le guerrier le plus proche ; Elle est descendue des nuages pour déjouer nos projets et prévenir son peuple..... Ceci est un mauvais présage, j'en suis effrayé.

— Oui ! répondirent les autres, c'est un présage fatal ! Elle est l'amie des Français. Ne disons rien aux autres, leur esprit en serait affaibli.

Le découragement s'était emparé de ces fiers guerriers. En effet, le sauvage Indien courra joyeusement au plus terrible combat; il supportera les plus atroces tortures sans qu'un seul de ses muscles tressaille : mais tout ce qui est mystère pour lui l'épouvante. En cette occasion les Natchez se sentirent glacés d'une terreur surnaturelle : leurs yeux dilatés sondaient les profondeurs obscures, épiant l'apparition de la robe argentée sur les sombres nuages que roulait l'ouragan.

Pendant une heure ils ramèrent dans un morne silence, avides d'échapper à ces effrayantes visions: le tonnerre continuait de prodiguer ses formidables éclats qui faisaient trembler le ciel, la terre, et l'eau : les yeux de Rattlesnake ne pouvaient se détacher du courant de la rivière.

— Ah ! c'est elle encore ! s'écria-t-il.

Mais, avant qu'il eût fini de parler, l'obscurité avait étouffé les feux de l'air.

Soudain une ceinture d'éclairs enveloppa l'horizon.... Tous alors purent apercevoir la belle Face Pâle, debout au milieu d'un étroit canot qui semblait remonter seul le courant du fleuve. Son visage, son col, ses bras, sa robe, tout était d'une blancheur éclatante, à l'exception de sa noire chevelure qui serpentait au vent.

Cette vision dura quelques secondes, puis régna de nouveau l'obscurité profonde.

Bientôt, à travers les nuages s'annonça le lever du jour; l'orage s'apaisa; il fallut songer au débarquement, et renvoyer les canots que devaient ramener des hommes venus exprès. On prit terre sur un banc de sable très bas qui aboutissait à une forêt de pins. Après avoir marché dans le fourré l'espace de quelques milles, ils s'arrêtèrent pour faire halte dans une petite vallée où jaillissait une source. Il faisait alors grand jour ; on se mit à manger : pour se réchauffer, les Natchez ne pouvant allumer les broussailles mouillées et dont

la fumée les aurait trahis, se contentèrent de boire quelques gouttes *d'eau-de-feu*. Après ce frugal repas on plaça des sentinelles, et la petite troupe chercha à réparer ses forces par un sommeil de quelques heures.

Rattlesnake ne voulut point se reposer : alléguant l'intention d'examiner les environs dans la crainte de quelque surprise, il s'enfonça dans les broussailles. Mais, à peine fût-il hors de vue, qu'au lieu de rôder autour de la vallée, il retourna vers la rivière. Un secret pressentiment l'y attirait ; il commença à sonder minutieusement la rive, pas à pas, avec la sagacité merveilleuse et la patience obstinée de l'Indien. L'insuccès de ses premières recherches lui arracha d'abord une exclamation d'impatience : il recommença avec plus d'ardeur, ne laissant pas une motte de terre, pas une touffe d'herbe sans la fouiller de son œil perçant.

— Ah ! fit-il au bout de quelques instants, avec

un soupir de satisfaction, en s'arrêtant sur un monticule proche du rivage.... Quand il releva la tête, un sourire de triomphe illuminait son visage: il venait de faire une découverte ! Sur le sol humide se trouvait, à demi effacée, la trace presque invisible de l'abordage d'un canot; tout près étaient des empreintes de pas tournées vers la forêt; ces empreintes étaient faites par des chaussures françaises.

Si réellement il avait vu Yeux-Riants sur le fleuve, la nuit précédente, et si ces traces étaient les siennes, la pauvre fille était perdue! Moins subtile et moins prompte est la panthère à suivre une piste que ne l'est un chasseur Indien sur les pas de sa proie. Les empreintes étaient faciles à suivre; on avait marché sans méfiance et d'un pas fatigué : parfois la piste s'interrompait sur le gazon; mais, quelques enjambées plus loin, la terre humide reproduisait de nouvelles empreintes.

Arrivé à un certain endroit, Rattlesnake ne pût

démêler la piste qui paraissait avoir tourné plusieurs fois sur elle-même pour revenir à la rivière.

A ce moment un frémissement se fit entendre dans les broussailles... Rattlesnake s'élança comme une flèche : au moment de saisir sa proie ses bras retombèrent... Petit-Oiseau se montrait en poussant un éclat de rire moqueur.

— Vous vous donnez bien de la peine, ici, pour vous emparer de moi, lui dit-elle, alors qu'il aurait été si facile de me prendre dans mon wigwam.

Les regards de Rattlesnake fouillèrent à la hâte tous les environs ; Tree-la-lu était absolument seule. D'ailleurs il n'y avait qu'une trace de pas. Son désappointement fut furieux.

— Qu'êtes-vous venue faire ici, folle ? demanda-t-il dédaigneusement.

Les yeux de Petit-Oiseau lancèrent des flammes. Elle avait jusqu'alors aimé Rattlesnake

humblement, timidement, comme toutes les femmes de sa race osaient aimer : elle avait supporté bien des froideurs, bien des rebuffades ; mais à ce moment la mesure était comble, sa patience à bout ; l'amour s'évanouit, une haine vengeresse resta seule dans son cœur.

Néanmoins elle sut modérer ses lèvres tremblantes, contenir les battements de son cœur ; et, baissant les yeux d'un air lamentable, elle murmura de sa plus douce voix.

— Je ne le sais que trop, pour mon malheur, Tree-la-lu est folle.... mais son cœur lui ordonne de suivre son beau chef au combat, afin, s'il est blessé, d'avoir le bonheur de lui donner des soins.

— Bah ! vous êtes idiote ! vous voulez marcher sur le sentier de guerre avec les hommes ? Nous ne voulons pas de femmes ici pour nous abrutir. Allez-vous en.

— Tree-la-lu n'importunera plus les braves guerriers ; elle les suivra de loin, modestement ;

de manière seulement à voir parfois son seigneur de ses propres yeux, savoir s'il va bien, et si une flèche vient le frapper, la recevoir, elle aussi, et mourir sur ce corps chéri.

— Vous êtes aussi stupide qu'une chouette, grommela le chef avec un peu moins de dureté, car il n'avait pu rester insensible à ces touchantes expressions d'un amour aussi dévoué ; mais que signifient ces traces de chaussures françaises ? ajouta-t-il en étendant un doigt vers la terre.

Petit-Oiseau sourit et montra son pied chaussé de souliers qu'avaient fournis les dépouilles de quelque pauvre victime du massacre.

— Vous avez rêvé que vous voyiez sur les eaux Yeux-Riants, la nuit dernière, poursuivit-elle en lui adressant un tendre regard ; je savais votre pensée... je savais que vous reviendriez à la rivière... Voilà pourquoi j'ai pris ces chaussures françaises, ce vêtement blanc ; c'est Tree-la-lu que vous avez vue dans le canot à la lueur des

éclairs... Yeux-Riants est au-dessus de nous dans la terre des Esprits : pourquoi l'attendre, celle qui ne reviendra pas ?... N'auriez-vous donc aucun bonheur avec une fille de votre race ?...

Sa voix était frémissante, ses yeux humides... l'amour venait de jeter son cri suprême..

— Je suis sûr d'avoir vu la jeune Française ! dit sombrement Rattlesnake.

— Je vous répète que c'était Tre-la-lu. Si vous avez vu quelque autre apparition, c'était l'âme de la Face-Pâle qui guidait mon canot à travers l'orage. Elle sait peut-être que je vous aime.

— Je retourne auprès de mes guerriers, dit brusquement Rattlesnake ; allez-vous-en. Je tuerai le chef blanc et ne serai point blessé. Je ne veux pas de femme autour de nous.

Il se mit aussitôt en marche pour le lieu du campement, vexé au-delà de toute expression de cette aventure, et évitant de retourner la tête pour savoir si Petit-Oiseau le suivait. Arrivé dans

la vallée il se coucha pour reposer pendant une heure, mais il ne put dormir.

Dans la soirée, la petite troupe leva le camp et se remit en marche à travers les sapins. Durant la route, il semblait à Rattlesnake entendre dans l'harmonie solennelle de la forêt la voix douce et lointaine de l'*Esprit-Blanc*; et plus d'une fois, pendant la nuit, aux clartés de la lune, il crut voir onduler sous les voûtes verdoyantes la robe d'argent de l'invincible fiancée.

Divers indices relevés par ses sens exercés de chasseur lui apprirent que Tree-la-lu suivait furtivement la troupe, sans se laisser voir.

Au lever de l'aurore, les Natchez étaient hors de la forêt, et débouchaient dans une prairie immense qui déroulait aux yeux des magnificences infinies. Des troupeaux innombrables de bisons erraient parmi les herbes, avec une tranquillité indiquant clairement qu'ils n'étaient pas troublés par le voisinage des peuplades indiennes.

Un sang généreux bouillonna dans les veines de Rattlesnake et de ses guerriers à ce noble spectacle ! Qu'il aurait été bon de dévorer l'espace, penchés sur la crinière de leurs chevaux rapides, lançant les flèches, et abattant ces magnifiques proies... Mais ils marchaient sur le sentier de guerre, leurs visages étaient peints pour le combat ; aucun n'aurait voulu faillir à son devoir, se montrer indigne de ses pères ; un regard, un soupir, ce fut tout ! et les Natchez continuèrent leur route.

Peu après ils tuèrent un daim et quelques oiseaux pour leur repas du matin, les firent rôtir, et lorsque leur faim fut apaisée, ils se couchèrent dans un abri pour reposer jusqu'à la nuit.

Cette marche dura cinq jours ; les précautions devenant toujours plus minutieuses à mesure qu'on approchait du Fort Français.

Rattlesnake était devenu sombre et hésitant.

Frappé par de superstitieuses craintes, émotionné par tout ce qu'il avait vu en route, poursuivi par de sinistres pressentiments, il était convaincu que l'*Esprit-Blanc* le devançait, prêt à donner l'alarme au commandant Saint-Denis.

Aussi ne fut-il pas surpris, lorsqu'il se présenta, une nuit, sous les murs du Fort, de reconnaître, avec son infaillible perspicacité, que le secret de son expédition était découvert, et que des mesures de sûreté étaient prises.

IX

LE POTEAU DE MORT

IX

LE POTEAU DE MORT

La nuit régnait encore, abritant le campement des Natchez : leurs ruses étaient devenues désormais inutiles ; le commandant Saint-Denis, prévenu par ses éclaireurs, avait mis toute sa garnison sur le pied de guerre. Toute surprise, tout assaut nocturne étant impraticable, il fallait désormais combattre au grand jour : les Indiens ne songèrent qu'à prendre du repos pour réparer leurs forces et se préparer à l'action du lendemain.

Rattlesnake n'avait pu s'endormir : préoccupé

de la responsabilité qui pesait sur lui, inquiet sur l'issue de cette expédition qu'on lui avait confiée comme à un chef invincible, il cherchait les moyens de triompher à coup sûr, et ne rencontrait que de fâcheux pressentiments.

Comme toujours, au milieu de ses rêves agités, la gracieuse image de Marguerite vint se présenter à son esprit. Malgré les plus subtiles recherches, il n'avait pu démêler le secret de sa fuite, ni le mystère de toutes ses apparitions qui étaient pour lui des réalités. Peu à peu il en vint à penser que Tree-la-lu jouait un double jeu, feignant pour lui un amour trompeur, pendant qu'elle poursuivait des projets amis pour les Français et la jolie Face-Pâle, leur compatriote.

Plein de soupçons, agité par une méfiance nouvelle, il quitta le tas de feuilles sur lequel il s'était étendu, et s'aventura en batteur d'estrade dans la direction du Fort. Il y avait partout des sentinelles, et la plus grande adresse était nécessaire : mais

c'était un jeu pour l'Indien. Glissant sans bruit au travers des broussailles, rampant comme le reptile profitant des moindres inégalités de terrain pour disparaître dans les herbes, le chef parcourut la plaine, et arriva, invisible, presque sous les murs du Fort, malgré l'éclat resplendissant d'un clair de lune que n'obscurcissait aucun nuage.

Plusieurs fois, pendant la marche, il avait surpris Tree-la-lu suivant la troupe, toujours il l'avait trouvée seule, l'air calme, impénétrable à toutes les investigations. L'idée lui vint d'aller la chercher dans le bois : ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit l'arbre creux dans lequel elle s'était abritée ; mais, à sa grande surprise, il ne l'y trouva pas ; des traces toutes fraîches indiquaient son récent départ. Il se mit à suivre cette piste avec la subtilité rusée du chat sauvage ; tout à coup, un cri faillit lui échapper lorsqu'à quelques pas devant lui, dans une clairière, il reconnut

Petit-Oiseau et Marguerite se dirigeant silencieusement vers le Fort.

A ce moment il comprit tout, et ne put se défendre d'un élan d'admiration pour Tree-la-lu :

— Elle méritait d'être homme ! murmura-t-il en rampant agilement de manière à leur couper les devants. Et déjà son cœur bondissait à l'idée que, dans quelques instants, ses désirs les plus frénétiques allaient être remplis : l'une de ses prisonnières allait être ramenée triomphalement chez lui, l'autre serait punie comme elle le méritait.

D'un bond, il s'élança sur Marguerite, comme la panthère sur une gazelle ; d'un bras il la saisit au corps, de l'autre main il lui ferma la bouche pour l'empêcher de crier.

Cette dernière précaution fut bientôt inutile ; la malheureuse enfant, victime d'une dernière fatalité au moment où elle se croyait sauvée, s'évanouit sans avoir pu murmurer une plainte : tout

était perdu pour elle ; fatigues inouïes des courses nocturnes, au milieu des ronces qui avaient ensanglanté ses pieds ; efforts surhumains pour soutenir une longue marche ; terreurs dans les bois ; espérances de salut à la vue du fort ; tout s'était anéanti dans les bras crispés du Sauvage.

— Ah ! le serpent est plus rusé que la colombe ! s'écria Petit-Oiseau foudroyée par cette attaque soudaine.

Et elle disparut dans les fourrés, rapide comme si elle avait eu des ailes.

— Tout est fini ! répétait-elle en fuyant, il ne me pardonnera pas ce que j'ai fait pour sauver la Face Pâle... mais il ne l'aura pas ! quand je devrais les tuer tous deux !

Rattlesnake la laissa fuir, préférant s'en tenir à sa première et plus précieuse proie qu'il ramena au camp avec orgueil. Grande fut la surprise de ses compagnons d'armes : plusieurs, même, furent épouvantés, la considérant comme un

esprit. Mais Rattlesnake les rassura en leur faisant comprendre la manière dont elle les avait suivis, et leur expliquant qu'elle se proposait de prévenir les Français de leur approche.

— Je saurai tirer un grand avantage de sa présence parmi nous, ajouta-t-il; nous tendrons, par ce moyen, une embuscade où tomberont les ennemis.

En peu de mots il leur expliqua son plan qui fut adopté avec empressement.

Lorsque Marguerite revint à elle, des cordes brutalement serrées la retenaient au pied d'un arbre : une portion des Indiens l'entourait avec un air menaçant; d'autres, employant, suivant leur coutume, le mensonge et la ruse s'avançaient vers le Fort avec des démonstrations bienveillantes, fumant le calumet de paix.

Les perfides parlementaires ayant demandé Saint-Denis, expliquèrent que connaissant la sagesse et la puissance du Grand-Chef blanc, ils

venaient lui confier le réglement d'affaires importantes. En route, ils avaient rencontré une femme blanche, et, en signe d'amitié, ils offraient de la remettre à ses soins.

Comme ils n'étaient que quatre, ils furent admis dans le Fort. Tout en redoublant de précautions et de méfiance le commandant leur fit bon accueil. Son désir aurait été d'éviter la bataille, car les troupes dont il disposait étaient peu nombreuses ; quarante soldats, trente pionniers, en tout, soixante-dix hommes formaient tout le personnel du Fort : les Indiens étaient deux fois plus nombreux, et tous des guerriers d'élite.

Il répondit par les plus gracieux remerciements, et annonça qu'il recevrait volontiers la femme blanche, pourvu qu'une escorte de dix hommes seulement la lui amenât.

Lorsque ce message lui fut rapporté, Rattlesnake vit avec rage que ses projets étaient déjoués, et qu'il n'arriverait pas à surprendre le fort. Il ren-

voya néanmoins de nouveaux parlementaires pour annoncer qu'il ne livrerait la femme qu'à la condition de voir toute sa troupe admise dans le Fort.

Saint-Denis, alors, leur répondit sans ménagements qu'ils étaient des menteurs et des traîtres venus en nombre dans un but sanguinaire ; mais qu'il consentirait à les laisser retourner sains et saufs dans leur village, à la condition qu'ils remettraient leur prisonnière pour laquelle serait payée une bonne rançon.

Rattlesnake entra en fureur : sa réputation de guerrier allait être compromise, et la brillante expédition rêvée par les Natchez allait aboutir à un échec humiliant. Ignorant les forces que Saint-Denis possédait, il regardait comme impossible de donner un assaut au Fort, à tout hasard : sa dernière ressource, pour égaliser les chances du combat, consistait à imaginer une ruse pour attirer les Français hors de leurs remparts, en rase campagne.

En jetant les yeux sur Marguerite, une pensée féroce germa dans son esprit : le sort de la pauvre prisonnière fut aussitôt décidé ; l'amour cédait à la haine, l'instinct sauvage reprenait le dessus.

Par ses ordres, on prépara une place nette dans une clairière bien en vue du Fort : au milieu fut planté un poteau ; puis Marguerite, pâle et mourante, fut traînée jusque-là, et liée au bois fatal pour y être brûlée vive à petit feu. Les Natchez se mirent activement à amonceler autour d'elle, des broussailles, des branches, des troncs d'arbres.

Là victime regardait d'un œil éteint, tantôt ces préparatifs meurtriers, tantôt le Fort où était son cher Maurice : bientôt elle comprit le sort qui lui était réservé ; elle leva au ciel les yeux et les mains avec résignation .

— Cela vaut mieux, murmura-t-elle, que de vivre pour être l'esclave d'un Indien. Mais, je voudrais voir Maurice avant de mourir....

il ne saura jamais combien je l'aimais !...

Pendant ce temps, debout contre un arbre, Rattlesnake la couvait d'un regard sanglant, le cœur déchiré par mille sentiments divers :

— L'amour est doux ! dit-il enfin, mais plus douce est la vengeance !...

Et il se chargea lui-même de la lier au poteau, des pieds à la tête, pour que, restant debout, elle arrivât plus lentement à son horrible mort.

Cependant, le généreux sang français bouillonnait dans la poitrine des braves défenseurs du Fort : il ne fallait rien moins que la rigide habitude de la discipline militaire pour retenir leur élan, et les empêcher de faire une sortie en faveur de l'infortunée victime.

Saint-Denis, frémissant comme eux, les contenait à grand'peine, et leur réprésentait qu'au premier pas fait hors des remparts la malheureuse aurait la tête fendue par le tomahawk : il ajoutait que ce serait exposer, par une témérité inutile,

la sûreté du Fort, le salut de leurs femmes et leurs enfants, dignes aussi de toute leur sollicitude.

Mais ces sages raisonnements ne parvenaient pas à toucher son jeune aide-de-camp, debout auprès de lui. C'était un beau jeune homme, un loyal et chevaleresque soldat, qui ne pouvait supporter l'idée de voir massacrer devant lui une femme sans la défendre.

— Je vous en supplie, mon commandant, laissez-moi faire une sortie avec quelques volontaires ! Il ne sera pas dit que j'aurai laissé brûler sous mes yeux, une femme, une compatriote, sans la venger ! Décidez-vous, mon commandant, avant qu'il soit trop tard.

— Vous êtes fou, Maurice ! réellement fou ! votre vie m'est trop précieuse pour que je vous la laisse gaspiller ainsi. Pensez à la patrie, mon enfant ; à *Celle* qui vous attend.... voudriez-vous la rendre veuve avant d'avoir été épouse ?

— Ah ! mon commandant, c'est *son* souvenir qui m'inspire du dévouement pour d'autres ; oserai-je me présenter devant elle ayant sur la conscience la mort horrible d'une pauvre misérable abandonnée de la terre et du ciel ?

En même temps le jeune homme se penchait sur le parapet pour étudier les détails de cette scène effrayante, cherchant à distinguer les traits de la victime.

A ce moment, les sauvages exécutaient autour d'elle la danse de mort avant de mettre le feu au bûcher. Tout à coup les joues du jeune officier pâlirent, ses yeux lancèrent des flammes.

— Commandant ! dit-il brusquement, prêtez-moi votre lunette.

Saint-Denis lui remit sa lorgnette au travers de laquelle Maurice jeta d'avides regards.

— Mon Dieu ! cria-t-il convulsivement au bout d'une seconde, c'est Marguerite !...

— Vous perdez la tête, enfant ! je vous demande

comment pourrait être ici, au milieu d'une horde sauvage, celle que vous avez laissée à Paris, tranquille et paisible dans sa chambrette ?

— Ah ! si je la reconnais ! ! je vous dis que c'est elle, ma pauvre chère petite cousine ; elle venait me rejoindre, ils s'en sont emparés dans les bois... je reconnais à son cou le collier que je lui avais donné. A moi ! mes amis !

— Arrête ! cria Saint-Denis en saisissant le bras du jeune homme prêt à s'élancer par dessus les remparts.

Au même instant un cri aigu retentit dans l'air :

— Maurice ! !

L'aide-de-camp s'arracha des mains de son officier et bondit par dessus les fortifications en s'écriant :

— Elle m'appelle, n'entendez-vous pas ! Que ceux qui m'aiment me suivent pour sauver celle que j'aime plus que moi-même !

Vingt hommes se jetèrent sur leurs armes et s'élancèrent impétueusement à la suite de Maurice qui n'avait que son épée.

Les Indiens voyant leur ruse réussir, interrompirent leur danse, et, poussant des hurlements de triomphe, se préparèrent au combat : ils étaient quatre contre un.

Mais Saint-Denis, malgré sa prudence, n'était pas homme à rester en arrière : rassemblant tous les soldats qui n'avaient pas sauté par dessus les fortifications, il vola au secours de Maurice.

Les trente pionniers étaient restés pour garder les portes.

Il y a des émotions qui donnent aux hommes des forces surnaturelles : la petite garnison s'avançait au pas de course, précédée de Maurice dont le visage flamboyait, et dont la taille semblait grandir. Plus de trente coups de fusils furent tirés sur lui par les Indiens, sans l'atteindre : on

eût dit qu'une puissance surhumaine le rendait invulnérable.

Les Français s'abattirent comme un ouragan sur leurs adversaires, et du premier choc leur tuèrent plus de soixante guerriers ; dès ce moment la partie devenait égale ; la mêlée changea presque aussitôt de face. La plupart des Natchez s'élancèrent dans le bois pour y trouver un couvert sous les arbres, d'où ils pourraient fusiller impunément les Français.

La bataille était plus acharnée autour du poteau où était attachée Marguerite. Au début, quelques guerriers avaient proposé à Rattlesnake de tuer la prisonnière : mais celui-ci, qui se croyait sûr de la victoire, voulait se la réserver encore, et avoir la cruelle satisfaction de jeter à ses pieds la chevelure de son fiancé.

Maurice s'était rué sur Rattlesnake, et tous deux se tenaient étroitement enlacés. Dans le choc, le couteau de l'Indien lui avait échappé,

et avait roulé jusqu'aux pieds de Marguerite. Si elle avait pu se baisser pour le ramasser, et couper ses liens, comme elle aurait volé au secours de son ami! mais les cordes formaient mille nœuds autour d'elle.

Les bras crispés autour du corps de son adversaire, le jeune Français tenait son épée dans la main gauche, sans pouvoir en faire usage. L'Indien, beaucoup plus grand que lui, l'avait saisi à la gorge et cherchait à l'étrangler. Maurice, à demi-suffoqué, se sentait défaillir, lorsqu'à un regard de sa pâle bien-aimée, il se raidit en un prodigieux effort, et, de la poignée de son épée, frappa si rudement le sauvage à la tête que celui-ci chancela sous le coup : sa main se desserra et Maurice parvint à s'arracher de cette mortelle étreinte. Mais Rattlesnake saisit l'épée de son côté, et ce fut entre eux un assaut désespéré de force ou de ruse pour la tirer chacun à soi.

Marguerite se sentait mourir d'angoisse en sui-

vant cette lutte inégale ; entre les bras de Rattlesnake Maurice paraissait un enfant, tant le chef sauvage était plus grand et plus fort que lui : déjà le jeune Français ne retenait plus son épée que par la lame qui lui coupait les doigts jusqu'aux os.

A ce moment critique, Maurice tenta un effort suprême ; d'un croc-en-jambe donné en lutteur habile, il renversa Rattlesnake qui l'entraîna dans sa chûte : mais en tombant il lâcha l'épée : prompt comme l'éclair, Maurice la lui enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine. Un large jet de sang rougit la terre, l'Indien roula sur le dos avec un sourd râlement, et resta étendu dans l'immobilité de la mort. Son visage devint blanc, ses yeux devinrent vitreux : Marguerite détourna ses regards à la hâte pour ne pas voir cette affreuse agonie.

Le monstre, cependant, avait encore un reste de vie ; pendant que l'attention de Maurice se portait

ailleurs, il se traîna jusqu'à Marguerite, saisit son couteau, se leva comme un spectre et chercha à la frapper pour ne pas mourir sans vengeance. Mais la pointe de l'arme ne fit qu'effleurer le corps de la jeune fille ; une seule goutte de son sang rose et pur jaillit sur la face livide de l'assassin, qui retomba lourdement à la renverse.

Maurice, plein d'anxiété, avait volé vers elle et avait tranché les cordes :

— Êtes-vous blessée, ma Marguerite ?

— Non Maurice, je suis heureuse... heureuse.

Et cherchant à sourire, elle voulut s'avancer vers lui, mais ses pieds ne purent la soutenir.

Le jeune officier l'embrassa tendrement et la porta dans ses bras jusqu'à un abri.

— Nous ne nous quitterons plus, mon amie, lui dit-il d'une voix émue. Ah ! commandant ! cria-t-il à Saint-Denis qui s'approchait, la voilà sauvée et son bourreau est étendu mort là-bas dans la poussière !

Comme il parlait encore, un cri étrange fit retentir les bois, et une ombre échevelée vint, en gémissant, se jeter sur le corps sanglant de Rattlesnake : c'était Tree-la-lu qui oubliait toutes les duretés du chef Indien pour ne penser qu'à son amour. Fondant en larmes, elle resta le visage appuyé sur celui du mort, sans faire un mouvement, sans répondre aux paroles affectueuses que lui prodiguait Marguerite.

— Pauvre fille ! dit celle-ci, emmenons-la au fort, Maurice ; elle a été bien bonne pour moi.

Rien ne put décider la jeune Indienne à faire un mouvement.

— Il est dangereux de rester ici un moment de plus, répondit l'officier, les Indiens peuvent se rallier d'un instant à l'autre : au fort mes amis ! la besogne est faite.

Emportant dans ses bras son précieux fardeau, il courut jusqu'au Fort, où il fut

reçu par les chaleureuses acclamations de ceux qui étaient restés à la garde des portes. Saint-Denis le suivit de près, ramenant ses soldats victorieux qui, hélas, ne répondirent pas tous à l'appel.

Les Natchez, démoralisés par la mort de leur chef, ne cherchèrent point à le venger ; ils reprirent le chemin de leur village, laissant plus de la moitié des leurs sur le champ de bataille : en route, plusieurs moururent de leurs blessures ; un petit nombre put rejoindre la tribu.

Quelques mois plus tard un corps expéditionnaire Français fut envoyé de la Nouvelle-Orléans pour venger le massacre de la saint André. La peuplade des Natchez fût détruite ; quelques membres de cette tribu furent déportés comme esclaves à Saint-Domingue ; leurs villages furent anéantis.

Ainsi fut accomplie la prophétie de leur Grand-

Chef qui, en les engageant à ne pas exécuter leur projet de massacre, leur disait. « Nous avons eu « des ancêtres dont nous sommes les fils; mais « nous serons des ancêtres qui n'auront pas d'en-« fants. »

X

ÈPILOGUE

X

ÉPILOGUE

Jetons un regard en arrière avant de terminer ce récit.

Lorsque Rattlesnake plongea son couteau dans le lit de Tree-la-lu où était cachée Marguerite, celle-ci ne reçut qu'une blessure légère ; la lame avait passé entre le corps et un bras.

Néanmoins il lui fallut rester dans cette étroite et incommode cachette jusqu'au jour où partit l'expédition des Natchitoches. Quelquefois, la nuit, Tree-la-lu profitait de ce que son père et ses frères étaient absents pour lui faire faire une petite

promenade furtive dans les bois ou sur la rivière.

Elles avaient caché dans les buissons un petit canot approvisionné de vivres pour le cas où se présenterait une occasion favorable. Mais la surveillance soupçonneuse de Rattlesnake avait empêché toute évasion.

Lorsqu'il fut question de l'expédition contre Saint-Denis, Marguerite émit l'avis de fuir en suivant les traces des guerriers ; elle avait le vague espoir de s'échapper par ce moyen, et même d'arriver à rejoindre Maurice.

Tree-la-lu approuva ce projet, et l'aida de tout son pouvoir. En réalité, si elle n'eût été soutenue par l'amitié de la jeune Indienne dont la vigueur et les aptitudes sauvages parvinrent à conjurer tous les périls, Marguerite aurait péri misérablement dans les forêts.

Lorsqu'à la lueur d'un éclair, Rattlesnake crut voir Yeux-Riants debout sur le canot, c'était Tree-la-lu qui s'était montrée ainsi, vêtue de la

robe blanche de la Française ; elle ne s'était pas trompée en comptant sur la superstitieuse crédulité de ses compatriotes.

C'était encore Tree-la-lu, qui, redoutant les recherches de Rattlesnake lors du débarquement, avait pris des souliers français, et marchant pesamment avait imprimé sur la terre des traces très-apparentes dans lesquelles Marguerite avait mis ses pieds. De cette manière, l'œil le plus subtil ne pouvait découvrir qu'une seule trace.

Enfin, pendant cette longue marche de plusieurs jours et de plusieurs nuits, c'était Tree-la-lu qui dirigeait les moindres actions de Marguerite, la faisait avancer en temps utile, se cacher à propos, prendre du repos lorsqu'il était possible de le faire.

Aussi Marguerite avait-elle voué à la jeune Indienne une tendre affection ; et, le lendemain de la bataille, sur sa demande, des soldats allèrent s'informer de son sort : ils la trouvèrent

morte sur le cadavre de Rattlesnake ; elle s'était frappée avec le couteau de son dédaigneux bien-aimé.

Leurs deux corps furent ensevelis dans la même fosse, en présence de Marguerite qui versait d'abondantes larmes sur la froide dépouille de cette amie perdue pour toujours.

Peu à peu, le repos, les tendres soins de Maurice et surtout les forces généreuses de la jeunesse ramenèrent de fraîches couleurs sur les joues de Marguerite. Toutes les femmes habitant le Fort lui témoignèrent à l'envie les plus vives marques de leur sympathie affectueuse. Bientôt la robe de fiancée, la *blanche robe d'argent* qui avait subi tant de vicissitudes redevint pure et fraîche comme auparavant, l'aumônier du Fort bénit leur union au milieu des salves de mousqueterie at des acclamations de joie.

Il est facile de comprendre que la jeune

femme eût en horreur toute entreprise aventureuse, après les scènes auxquelles elle avait échappé si miraculeusement; elle n'eut pas de peine à obtenir de son mari qu'il fixât leur résidence à la Nouvelle-Orléans, au milieu d'une sûre et tranquille civilisation. Maurice y fonda un établissement commercial, encore aujourd'hui prospère et dont l'importance a placé ses enfants à la tête de l'aristocratie financière.

Un des premiers soins de *Madame Cantarelle*, lorsqu'elle fut fixée dans la grande métropole, fut de rechercher la petite fille adoptée par Rattlesnake après le massacre de ses parents.

Elle apprit que tous les captifs des Natchez avaient été confiés aux soins des Ursulines : ce fut pour elle un grand bonheur de revoir ces excellentes religieuses, et en particulier sœur Marie.

Cette dernière fit grand accueil « à la jeune « créature un peu trop légère et rieuse, mais

« bonne, au fond » qui avait toujours conservé une excellente place dans son cœur. La vénérable sœur se répandit en actions de grâces envers le Ciel, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait accordée à cette chère enfant au milieu des plus horribles dangers. Elle frémit sincèrement au récit détaillé de ses aventures qui n'étaient parvenues jusqu'à elle qu'à l'état de légendes. Elle félicita Maurice, et finit par donner sa bénédiction au jeune couple.

— C'est maintenant que vous avez les Yeux-Riants, on peut le dire, ajouta-t-elle en terminant.

— Oh ! ne me donnez plus ce nom, répondit Marguerite en frissonnant; si mes yeux rient maintenant, ce n'est qu'après avoir bien pleuré. Aujourd'hui je suis heureuse et bien reconnaissante, ajouta-t-elle en caressant du regard le loyal visage de son mari.

— Oui, soyez reconnaissants tous deux, et

remerciez le Seigneur, il vous bénira comme vous le méritez, conclut la bonne religieuse.

Cette conversation terminée Marguerite fit connaître son projet d'adopter la petite orpheline qu'on lui confia aussitôt.

Plusieurs *babys* vinrent égayer cette heureuse famille sans que leur apparition fit diminuer en rien la tendresse de Marguerite pour la pauvre enfant à laquelle elle servait de mère. La petite Marie devint grande et belle ; surtout, elle fut bonne et reconnaissante pour ses bienfaiteurs.

Maurice, rapidement enrichi par d'heureuses spéculations, voulut revoir avec sa femme, Paris, ce riant berceau de leurs jeunes années. Mais tout change et disparait dans cette capitale du monde civilisé ; la vieille maison de la bonne grand-mère ne put être retrouvée, leurs amis,

ceux de leurs famille étaient morts ou éloignés pour toujours. Ce fut avec joie que le jeune couple revint se fixer dans sa patrie d'adoption, à la Nouvelle-Orléans, la grande métropole du Sud.

TABLE

FIN DE LA TABLE

ABBEVILLE. — IMP. P. BRIEZ